

43e ANNÉE. | Nº 6. | 1er JUIN 1900.

CONGRÈS SPIRITUALISTE

Le *Congrès* spiritualiste de 1900 se tiendra dans les salles de la Société des Agriculteurs de France, 8, rue d'Athènes, à Paris, du 15 au 26 septembre.

Toute personne qui, en donnant son adhésion, versera une somme quelconque, sera considérée comme membre du *Congrès*. Des cartes d'invitation aux séances seront mises à la disposition de tout membre du *Congrès* qui aura versé 2 francs au minimum. Une carte nominative permettant l'entrée de toutes les séances, sera mise à la disposition de ceux qui auront versé au moins 6 francs. Un versement de 12 francs au minimum donnera droit au compte rendu des travaux du *Congrès*. Chaque volume, numéroté, sera signé et portera le nom du souscripteur auquel il sera adressé. Notre librairie se charge de recevoir les souscriptions.

L'INCONNU ET LES PROBLÈMES PSYCHIQUES

Par CAMILLE FLAMMARION.

C'est avec une vive impatience que l'on attendait l'apparition du nouvel ouvrage de M. C. Flammarion.

Cette impatience, toute naturelle du reste, avait deux causes. Chez les uns, elle n'avait d'autre raison que l'intérêt qu'ils attachent à toutes les œuvres du savant astronome. Chez les autres, plus ou moins malveillants et amateurs de scandale, elle avait été provoquée par certains incidents bien connus auxquels avaient été donnés, du reste plusieurs démentis autorisés.

Il y a donc eu malentendu, c'est chose évidente et tout doit s'effacer maintenant devant les déclarations et les conclusions, surtout, de l'auteur de l'*Inconnu*.

Ces dernières sont d'une telle importance, que le désir nous est venu d'ajouter, ici, quelques pages, à titre de commentaire, au compte rendu remarquablement clair, tout à la fois analytique et récapitulatif que M. Leymarie vient de consacrer à cet ouvrage, dans le dernier numéro de sa *Revue Spirite*.

Sans revenir donc à la nomenclature des matières traitées par M. Flammarion, nous désirons examiner dans son ensemble cette œuvre d'observations judicieuses, cette scrupuleuse enquête d'un savant qui ne veut rien admettre sans preuves et qui, sans préoccupation d'opinions préconçues, s'insurge contre l'*a priori* et ne s'inquiète que de la recherche de la vérité.

Cette prudence scientifique, particulièrement méritoire chez un écrivain dont la brillante imagination a si souvent charmé ses innombrables lecteurs, ajoute un titre à l'intérêt de son œuvre nouvelle, en rendant ses conclusions d'autant plus significatives. Inutile d'ajouter que nous sommes l'un de ces admirateurs dès longtemps déclaré, et c'est avec le sérieux que réclame l'idée fondamentale de ses quatre conclusions que nous essaierons d'étudier la question de « l'existence de l'âme douée de toutes ses facultés ».

L'existence de l'âme comme être réel n'a jamais été prouvée théoriquement et scientifiquement, malgré toutes les belles pages écrites jusqu'ici sur la matière. Pourquoi? Parce que l'*a priori* par argumentation est impuissant pour l'établissement des vérités abstraites, alors surtout qu'il s'agit des vérités du monde invisible. Ce qu'il faut ici, c'est une constatation de faits nombreux, visibles, palpables, dans les meilleures conditions possibles de vraisemblance et de sincérité, par suite de « crédibilité ».

Eh bien, si jamais preuves matérielles et collection de faits, de ces « faits opiniâtres » comme les appelle Alfred Russel Wallace, ont été mis au service d'une idée si longtemps considérée comme hypothétique, c'est bien ici qu'ils ont été produits jusqu'à la surabondance. Des milliers de témoignages

ont été enregistrés par la « Société pour les recherches psychiques » de Londres. M. Flammarion en cite pour sa part 1130, auxquels il faudrait ajouter, absolument parlant, tous ceux que pourraient fournir des centaines de personnes qui par timidité, scrupules ou craintes, s'abstiennent de divulguer ce qu'elles savent.

Et à ces témoignages de l'heure présente, ne faudrait-il pas ajouter, en toute justice, les faits innombrables auxquels font allusion les auteurs anciens, pour lesquels les phénomènes de télépathie n'offraient rien d'extraordinaire ni d'anormal? N'abondent-ils pas ces phénomènes, dans les récits d'Homère, d'Euripide, d'Ovide, de Virgile, de Cicéron, de Plutarque, de Valère Maxime, de Pline, d'Apollonius de Tyane et de tant d'autres moins célèbres? Dans les temps relativement modernes, ne pourrait-on trouver un supplément d'informations dans les écrits que nous ont laissés Grégoire de Tours, Pétrarque, le pape Pie II, Agrippa d'Aubigné, Montluc, François Bacon, Sully, David Fabricius, Swedenborg, l'abbé de Saint-Pierre, Charles Nodier et combien d'autres encore qui tous reconnaissent qu'on peut « voir sans les yeux et entendre sans les oreilles, savoir ce qui se passe au loin et même prévoir quelquefois ce qui doit arriver ».

Je n'essaierai pas de citer, même en les condensant, les faits les plus extraordinairement suggestifs qu'a accumulés l'enquête de M. Flammarion. Ces choses ne se résument pas ; il faut les lire dans leur éloquente et touchante simplicité. Il faut s'assimiler l'émotion qui les a dictées, se mettre à la place de tous ces correspondants qui, malgré certaines réticences qu'on devine et certaines hésitations qu'ils ne peuvent parfois dissimuler, sont contraints par l'évidence de déclarer ce qu'ils ont vu, entendu, senti et souffert.

C'est par milliers, nous l'avons dit, que se chiffrent ces prodigieuses communications, par milliers que se croisent dans l'espace ces sillages télépathiques qui, d'un bout du monde à l'autre, font vibrer tant d'âmes sensitives. S'ils devenaient tout à coup visibles, c'est-à-dire lumineux, tous ces messages, notre atmosphère terrestre en serait constamment sillonnée et ressemblerait à ces ciels rayés d'étoiles filantes où, sur le noir velours de la voûte nocturne, glissent et s'entrecroisent ces longues flèches d'or que suivent dans leur vol nos curiosités attendries, nos hypothèses incohérentes et nos rêves inexprimés.

Eh bien, nous défions les sceptiques les plus obtus et les plus obstinés d'établir raisonnablement l'insuffisance d'un pareil faisceau de preuves. Nier tout, serait une absurdité de premier ordre, à moins de se refuser à tout témoignage humain et de supposer, pour les besoins de la cause, que ces innombrables témoignages recueillis dans les meilleures conditions de loyauté reposent tous sur des mensonges inconscients, des illusions plus

ou moins niaises, des hallucinations plus ou moins folles ou des fourberies systématiques et tout cela, en dépit des détails circonstanciés et minutieux qui caractérisent ces communications (attitudes, coiffures, vêtements spéciaux, blessures, attestations irrécusables de témoins de tout âge, voire même, chose des plus étranges, manifestations d'animaux influencés par le phénomène) — Voyez pages 104, 166 et 209. — S'il n'y a plus de témoignages humains, dirons-nous avec M. Flammarion, eh bien Louis XIV n'a pas existé, il n'a donc pas révoqué l'édit de Nantes et Napoléon ne repose pas sous le dôme des Invalides, puisqu'il n'est plus qu'un mythe inventé par quelque cerveau facétieux.

Soit, supprimons alors l'histoire d'un trait de plume, nions les conquêtes scientifiques, les littérateurs de tous les siècles ; nions pour nier, les yeux fermés, les oreilles closes, avec le parti résolument pris de mettre en balance des vérités mille fois constatées, avec la ridicule et grotesque suffisance d'une négation inepte et systématique.

Comment, il nous suffit qu'un seul savant découvre une loi nouvelle, qu'un seul navigateur découvre une île inconnue, qu'un seul astronome déclare avoir vu dans sa lunette une planète non cataloguée, pour que nous enregistrions comme acquises à la science cette planète, cette île et cette loi, et nous repousserions comme mensongers des milliers de témoignages venus des quatre coins du monde constatant le même fait en somme — c'est-à-dire la manifestation de l'organisme psychique de l'homme — sous le fallacieux prétexte que tous ces observateurs qui, sans intérêt personnel, sans mobile suspect, ont déclaré avoir vu, entendu ou touché, ne sont que des imposteurs, des imbéciles ou des fous !

N'insistons pas davantage. Il est des choses qui ne se discutent pas.

Mais voilà que s'écrient, d'un air triomphal, les négateurs assermentés : ces faits sont inexplicables, donc ils sont controuvés !

Mais, par Saint-Thomas, le patron des sceptiques intransigeants, n'y a-t-il pas des centaines de phénomènes auxquels nous croyons sans pouvoir les expliquer d'une façon quelconque ? Savons-nous ce que sont l'électricité, le magnétisme, la chaleur, la lumière, sinon dans leurs effets du moins dans leur essence propre ? Pouvons-nous, entre tant d'autres exemples, expliquer les combinaisons chimiques, le rôle des ferments, les mystères de la végétation ou les lois de la météorologie ? Ne vivons-nous pas au milieu d'une foule de problèmes dont les inconnues nous échappent et cela nous empêche-t-il de croire aux effets de ces causes demeurées problématiques ? N'acceptons-nous pas comme faits indéniables les prodigieuses manifestations de la puissance de la foudre ? Doutons-nous de la réalité d'un événement que nous annonce un télégramme du Nouveau Monde, ou d'une nouvelle que nous transmet le téléphone — par la raison qu'il nous serait assez difficile

de définir exactement le rôle que joue l'électricité, aussi bien dans l'énorme câble sous-marin, que dans le mince fil du téléphone?

Eh bien, les inconnues du monde psychique ne sont pas plus mystérieuses que celles du monde matériel, car il n'y a plus de frontières entre ces deux mondes. Tous les jours, nous voyons la matière et l'esprit se rapprocher toujours davantage, s'identifier et se confondre. Les notions que nous avons de la divisibilité presque infinie de la matière comblent peu à peu l'abîme qui autrefois les séparait.

Ecoutez donc ces philosophes, ces physiciens, ces chimistes de toute époque et de toute école qui, certes, de leur vivant, ne connaissaient pas le psychisme, même de nom, écoutez ce qu'ils nous disent de cet état appelé « atomique » — mot vague qui masque une insuffisance de notion — de cette dissociation progressive des éléments constitutifs d'une matière indéterminée, indéfinissable qui semble disparaître ou se volatiliser en cette chose qui, si longtemps, fut le rêve des esprits synthétiques, à savoir, « l'unité de substance ».

« Il existe, dit Tyndall, dans l'éther vital qui remplit l'atmosphère, des parcelles matérielles qui donnent à la voûte du ciel sa teinte azurée. Les particules de cette poussière échappent au microscope et à la balance et n'obscurcissent nullement l'air, bien qu'elles s'y trouvent en si grande multitude que l'hyperbole biblique du nombre des grains de sable de la mer perd toute signification comparative » Et pour donner une idée de la petitesse inouïe de ces parcelles, Tyndall ajoute qu'en les condensant, l'on pourrait les faire tenir toutes « dans une valise de dame ».

« Savez-vous, dit d'autre part M. Gaudin, ce que renferme d'atomes métalliques une tête d'épingle de grosseur moyenne? Ce nombre pourrait être représenté par le chiffre 8 suivi de 21 zéros — de telle sorte que si l'on voulait compter ces atomes, en en détachant, chaque seconde, par la pensée, un milliard, il faudrait continuer cette opération pendant plus de deux cent cinquante mille années. »

Mais que sont ces atomes d'une si étourdissante petitesse, ajoute F. Papillon, en quoi diffèrent-ils les uns des autres ? Eh bien, ils ne diffèrent par aucune des propriétés de la matière, ils ne représentent que les fonctions d'une même matière initiale ou énergie primitive, si bien que cette matière se réduit en dernière analyse à la force. « Que savons-nous de l'atome en dehors de la force ? », répète Faraday, et M. Bertholot, pour sa part, déclare que les atomes peuvent être constitués par une matière unique qui ne se distingue que par la nature des mouvements qui l'animent.

Force et mouvement, tout se résume donc en ces deux mots, si bien que l'atome, dernière conclusion de la chimie et que l'éther dernière conclusion

de la physique, sont substantiellement similaires et ne nous apparaissent que *revêtus* de cet uniforme que nous appelons la matière.

Une seule de ces énergies qui constituent l'activité originelle se montre dépouillée de ce vêtement, elle n'est plus dès lors simplement puissance, mais encore conscience et c'est *l'âme* que l'on ne peut définir autrement que « la force en sa plus pure essence. »

Une première vue du monde, exclusivement analytique, poursuit F. Papillon, nous a conduit à une première et indémiable certitude, l'existence d'un principe d'énergie et de mouvement. Une seeonde vue de l'univers, exclusivement synthétique, nous conduit à une seconde certitude qui est l'existence d'un principe de différentiation et d'harmonie, et ce principe c'est *l'esprit*.

L'esprit, dit M. Carpenter, est la seule et unique source de puissance. Au lieu de dire que l'esprit est la propriété de la matière, il faut dire que la matière est une des propriétés de l'esprit. De tous les attributs de la matière, il n'en est pas un, pas un seul, qui ne lui soit conféré par l'esprit. La véritable explication, la seule philosophie de la nature est donc une sorte de « dynamisme spiritualiste ».

Terminons enfin toutes ces citations par ces belles paroles de Leibnitz : « L'âme n'est jamais séparée de tout corps. Il y a un monde d'êtres dans la moindre partie de la matière. Tous ces êtres sont dans un flux perpétuel ; des parties y entrent et en sortent, si bien que l'âme ne change de corps que lentement et n'est jamais dépouillée de ses organes. Moitié esprit moitié matière, notre âme aspire à la pureté absolue. »

Telle est la conclusion saisissante à la quelle nous ont amenés tous ces esprits d'élite, inconscients précurseurs des autres grands esprits qui, de nos jours, ont formulé les principes fondamentaux du spiritualisme moderne qui sert de préface et de premier chapitre à la *Théosophie* (1)

A-t-on remarqué, dans la série des attestations de tous ces savants, l'irrésistible progression de cette démonstration logique et puissante à laquelle chacun d'eux a fourni son argument ? Partant de la divisibilité prodigieuse de la matière qui se résout en atomes, puis de la nature de ces atomes qui se résolvent en force et en mouvement qu'elle assimile au mouvement et à la force de l'éther lui-même dont ils sont les attributs essentiels, elle nous montre la matière dissociée, pulvérisée jusqu'à l'infini, s'affinant, se spiritualisant toujours davantage et finissant par se confondre, en une sorte de sublimation dernière, avec l'esprit qui, s'associant à elle, constitue ce dynamisme spiritualiste dont nous parlent nos philosophes — dynamisme organisateur des mondes et manifestation directe de la volonté divine dans l'orbe de laquelle évolue toute vie. « La matière, disent les Mages de l'Inde, n'est que

(1) Voir le n° 6 de la *Revue bleue*, du 10 février 1900.

la vibration relative d'une substance dont l'esprit est la vibration absolue ».

Eh bien, c'est ce psychisme rationnel et philosophique que mettent en relief et que confirment tous les faits racontés et commentés par M. Flammarion. Cet esprit qui a involué dans la matière, pour s'en dégager par la spiritualisation de cette matière elle-même qu'il entraîne avec lui dans la glorieuse ascension de l'être, n'est autre chose que l'agent universel auquel a été confiée l'évolution de la vie.

Et c'est de cet esprit que l'on doute, c'est cette âme dont on cherche encore à prouver l'existence, alors qu'elle est la « clé de l'univers », ainsi que s'exprime M. E. Schuré, qu'elle en est la force et la lumière !... Autant douter du soleil, sous la radiation directe de ses ardents rayons !

Cherchons ! dit M. Flammarion en terminant son *Inconnu*.

Oui, certes, il faut chercher encore et chercher toujours, car le champ des investigations est illimité ; mais il faut conclure aussi, dans la mesure des certitudes acquises. Pour aussi élevée que soit l'échelle que nous avons à gravir, il n'en est pas moins certain que nous en avons dépassé les premiers échelons. Acceptons avec reconnaissance ce que nous révèlent la nature et l'expérience de la vie. Les vignerons attendent-ils que toute la vendange soit à point, avant de récolter les premières grappes déjà mûres ?

Le moment est venu d'utiliser les faits acquis et d'arriver à des conceptions qui nous permettent de considérer, non seulement comme possibles, mais encore comme indiscutables, certaines manifestations de cette âme dont il est presque puéril de douter encore, alors qu'elle rayonne autour de nous et remplit l'univers de ses prodigieuses énergies — lévitation, transmissions mentales, doubles de vivants, manifestations de morts, survivance, matérialisations du corps éthérique ou astral. — Nous l'avons dit et nous le répétons, le visible et l'invisible sont désormais confondus. Il y a des courants psychiques comme il y a des courants électriques ou magnétiques et je me demande s'il y a vraiment beaucoup de différence entre la télégraphie sans fil et la télépathie sans véhicules intermédiaires.

Nous concluons donc avec notre auteur, sauf quelques légères variantes :

L'âme existe comme être réel, comme le seul réel, le corps n'en étant que l'enveloppe transitoire.

L'âme est douée de facultés encore inconnues dans leur essence, mais constatées par leurs effets.

L'âme agit et perçoit à distance, quelquefois même à l'avance, sans l'intermédiaire des sens.

Et c'est en acceptant comme acquises ces conclusions diverses que nous attendons le second volume que nous promet M. Flammarion et qui sera accueilli avec le même intérêt que le premier.

ED. GRIMARD.

PSYCHOGRAPHIE

Par M. A. (Oxon).

Introduction.

Avant de commencer ce travail, je tiens à bien définir le but que je veux atteindre et surtout ce que je ne me propose pas.

Je me propose donc d'exposer un certain nombre de faits constituant une classe des phénomènes psychiques, connue sous le nom de *psychographie* ou *écriture directe*, et que j'ai personnellement observés. Ces faits, se rapportant à un sujet dont le public s'est beaucoup occupé, je les présente sous ma propre responsabilité et comme faisant partie de mes recherches sur les phénomènes psychiques.

Je me propose, en outre, de présenter sous une forme appropriée certains autres faits de même nature, vus et attestés par d'autres témoins. Je veux borner rigoureusement mon étude à la classe de faits que je viens d'indiquer et éliminer tout ce qui ne pourrait pas supporter une critique sévère. En me limitant à un seul ordre de faits, j'éviterai les répétitions et les citations inutilement multipliées.

Quoique je sois parfaitement convaincu que dans les questions de ce genre les témoignages ont une force cumulative, je pense qu'il y a un point où cesse cette force cumulative et j'estime qu'il vaut mieux aller au but aussi vite que possible.

Je n'ai pas l'intention de soutenir une hypothèse spéciale et je me bornerai à signaler les principales de celles qui ont été présentées. Je ne veux pas m'évertuer comme certains observateurs à ennuyer mes lecteurs par des discussions *a priori* sur ce qu'il faut admettre ou rejeter, *comme conforme ou contraire à la nature des choses*. Cette manière d'accueillir les faits est plus antique que vénérable.

Quant aux faits dont il va être question, tout ce que je soutiens, c'est qu'ils prouvent l'existence d'une *force* et d'une *intelligence* directrice extérieures au corps humain.

Cette force que l'on peut à juste titre appeler *Psychique* n'est autre que l'*Od*, ou force odique de Reichenbach, la force nerveuse, l'*Aura*, de certains auteurs ; la force *Ecténique* de Thury ; l'*Akasa* des Indiens, ou d'une façon générale la *Force vitale*. Le nom importe peu, mais j'estime que le terme psychique est celui qui provoque le moins d'objections.

Je ne m'attarderai pas à rechercher la source et le caractère de l'intelligence, sauf dans le cas où cela serait amené fatalement par le cours du récit.

Je ne veux pas essayer de définir les termes Esprit et Ame. Sans entrer dans aucune discussion, je me borne à constater que les meilleurs écrivains adoptent le mot Esprit pour désigner ce principe interne, cette particule

divine, l'*Ego*, le moi, l'être intérieur, qui subsiste après les transformations de notre enveloppe matérielle.

Le corps Astral ou corps Spirituel de Saint-Paul, est considéré comme l'Ame et c'est lui qui constitue le lien entre l'Esprit et le corps physique. L'homme est donc une trinité constituée par l'Esprit, l'Ame et le Corps.

Quant à l'Intelligence qui se manifeste dans ces messages écrits par des procédés anormaux, je ne veux pas rechercher quelle est la valeur de ses communications. Ces messages ont-ils été écrits ? Si Oui, je ne m'occupe pas de leur contenu et ne veux retenir que le fait même de leur production.

Je ne soutiendrai pas davantage qu'ils sont toujours ou même le plus souvent produits par ceux qui se les attribuent. Trop souvent le bon sens est blessé par la prétention contenue dans certains de ces écrits, d'être une émanation d'un des parents de l'expérimentateur ou d'une éminente personnalité historique.

Cette violence faite au bon sens trouble le chercheur. Il repousse le contenu et son indignation peut le porter à nier lui-même. Je prie ceux qui me liront de n'attacher leur attention qu'au seul fait de la communication et de laisser pour plus tard la question du contenu, dont je ne veux pas m'occuper ici.

Je ne soutiendrai pas que l'intelligence manifestée est toujours absolument indépendante du psychiste (médium), en présence duquel se produit le phénomène. Ce n'est pas le moment de discuter les facultés de l'esprit humain, ni les limites de son action extra-corporelle.

Je ne soutiens même pas que cette Intelligence est *intelligente*. Il arrive même qu'elle ne l'est pas. Mais alors cela a son but et sa raison d'être. Je ne chercherai pas non plus à élucider le point de savoir si cette intelligence est humaine ou sous-humaine. Tout cela est intéressant, mais m'écarterait de mon sujet, qui est la psychographie. A ce propos je veux me borner à citer la conclusion à laquelle est arrivé M. Crookes, F. R. S., après une longue série de recherches exposée dans le *Quaterly Journal of sciences* de janvier 1874. Parlant des coups frappés, il s'exprime ainsi :

« Une question importante s'impose à notre attention. *Ces mouvements et ces bruits sont-ils gouvernés par une intelligence* ? Dès le premier début de mes recherches, j'ai constaté que le pouvoir qui produisait ces phénomènes n'était pas simplement une force aveugle, mais qu'une intelligence lui était associée, ou la dirigeait... L'intelligence qui dirige ces phénomènes est parfois manifestement inférieure à celle du médium et elle est souvent en opposition directe avec ses désirs. Quand une détermination a été manifestée de faire quelque chose que l'on ne peut considérer comme raisonnable, j'ai vu donner de pressants messages, invitant à réfléchir de nouveau. L'intelligence est parfois d'un tel caractère, qu'elle nous porte à croire qu'elle n'émane d'aucune des personnes présentes. »

J'ajouterai à cela que dans un certain nombre des cas cités, comme, par exemple, dans celui de la fille du juge Edmonds, de New-York, et d'autres que je connais bien, l'intelligence n'est pas seulement distincte de celle du psychiste, mais en outre elle se sert d'une langue inconnue de celui-ci ; donne des détails nets et circonstanciés dont il n'avait aucune connaissance, et non seulement lui mais toutes les personnes présentes.

Me tenant donc, autant que me le permettra la nature du sujet traité, dans cette position neutre, je laisserai de côté tous les faits et considérants qui pourraient me distraire de mon but. Mais puisque la psychographie n'est qu'une des manifestations de la présence et des facultés d'une intelligence invisible, il est peut-être bon que je fasse une revue rapide des phénomènes psychiques que j'ai pu observer.

Cette force que j'appellerai psychique agit en présence de certaines personnes que je nommerai des psychistes. Je ne sais comment caractériser exactement ceux-ci. Peut-être sont-ils entourés d'une aura magnétique supérieure à celle qui enveloppe les autres êtres. Peut-être les relations normales entre l'*Astral* et le *Physique* s'altèrent-elles plus facilement chez elles. Ce qui est certain c'est qu'il émane dans certaines conditions, du corps de certaines personnes une force psychique, qui est employée par des intelligences invisibles, pour établir des communications par la vue ou l'ouïe avec les habitants de ce monde.

Cette force varie beaucoup : elle peut disparaître et renaître. Son action diffère avec les circonstances et les personnes. Chez les uns elle augmente avec l'abstinence et la retraite ; chez d'autres elle est activée par une abondante alimentation. Certains psychistes agissent parfaitement seuls ; d'autres puisent beaucoup de force dans un cercle d'amis. Je pense qu'on ne peut formuler aucune règle. Une seule chose est certaine, c'est que tout ce qui trouble l'esprit du médium est de nature à empêcher ou tout au moins à diminuer sérieusement l'intensité, des manifestations. L'harmonie est indispensable au succès et quoique ce soit qui puisse la produire, chants, parfums, conversation animée, prières même, tout doit être employé.

Les conditions le plus généralement favorables au développement de la Force sont la formation d'un cercle d'amis où les sexes sont également représentés et qui se réunissent autour d'une table, sans tapis, éclairée par une lampe suspendue. Il est certain qu'une lumière trop vive est défavorable, ainsi que la fixité trop grande des regards sur le lieu où se produisent des phénomènes. L'obscurité favorise les manifestations bruyantes et elle est naturellement nécessaire pour la production des phénomènes lumineux. Mais sauf dans le cas très rare où l'on veut montrer jusqu'où on peut aller, l'obscurité diminue la valeur des phénomènes. Il est rare que dans de telles conditions on puisse faire des études sérieuses. En

général les phénomènes sont violents, brutaux, tapageurs et quoique je ne veuille pas m'appesantir sur les détails, je dois dire que l'obscurité appelle souvent la présence d'êtres qu'il vaudrait mieux éviter. Une longue expérience m'a convaincu que les séances publiques où l'on s'efforce de convaincre les ignorants ou de compléter leur instruction, ne devraient jamais être tenues que dans une lumière suffisante pour bien voir avec un médium bien exposé à la vue de tous. Il en est tout autrement lorsque des amis se réunissent, non pas tant pour l'étude des phénomènes, que pour entretenir des relations avec le monde des esprits. Mais de telles séances ne peuvent guère être portées à la connaissance du public. En thèse générale, il convient d'éviter les séances obscures.

Les modes de manifestation de la force psychique sont très variés ; je vais citer quelques uns de ceux que j'ai pu observer moi-même.

Les phénomènes les plus fréquents sont les coups dont le caractère et l'intensité varient à l'infini. Ils sont toujours les mêmes pour chaque esprit. Il se produisent avec ou sans contact des assistants avec la table. J'ai vu une table bondir vers une main tenue à une hauteur de 4 à 6 pouces et pendant tout ce temps les coups ne cessaient d'y retentir.

Une autre manifestation de la force est le déplacement d'objets lourds. Des chaises par exemple, sont souvent apportées vers la table. J'ai vu, dans une demi-obscurité une chaise rester suspendue pendant plus de dix minutes en l'air et finalement venir se placer sur une petite table, devant laquelle un de mes amis et moi nous nous tenions, les mains enlacées. Ceux qui ont assisté à des séances publiques peuvent avoir vu des boîtes à musique flotter en l'air, tandis que les mains de tous les assistants restaient visibles.

Le phénomène appelé spécialement *Lévitation* est de même nature. Des êtres animés ou inanimés sont enlevés et flottent en l'air. J'ai constaté, dans une séance obscure, qu'un médium, dont nous tenions étroitement les mains, était enlevé avec sa chaise et posé sur une table.

Je passe au phénomène porté à la connaissance du public par une communication de l'éminent professeur Zœllner et que l'on a appelé le passage de la matière à travers la matière. J'en ai cité moi-même plusieurs cas dans mes recherches personnelles des années 1872-73.

Je n'insiste pas sur la diffusion de parfums, les apparitions lumineuses, les airs de musique joués en l'absence de tout instrument, ni sur les apparitions fugitives de mains ou celles de corps paraissant formés de chair et d'os et dont la réalité ne peut plus être mise en doute. Je passe aussi sur les photographies spirites d'images que ne voyaient pas les assistants. Tous ces phénomènes sont de même ordre que ceux dont je vais spécialement m'occuper.

Tout ce que je demande à mes lecteurs de retenir, c'est qu'il y a un très

grand nombre de moyens d'assurer les relations entre nous et le monde invisible vers lequel nous nous dirigeons. Je vais maintenant présenter mon témoignage personnel, historique et contemporain, à l'appui de la réalité de la Psychographie ou Ecriture Indépendante.

LA PSYCHOGRAPHIE DANS LE PASSÉ

Guldenstubbé. — Crookes.

Cette question de la Psychographie ou de l'Ecriture sans l'intervention d'aucun agent humain ordinaire, n'est pas précisément nouvelle, quoique ce soit surtout dans ces derniers temps qu'elle a appelé le plus vivement l'attention. Elle est familière à tous ceux qui étudient les phénomènes psychiques et elle a reçu les noms d'Ecriture directe ou indépendante. On trouve des comptes-rendus de sa production dans les plus anciens ouvrages, traitant les questions de cet ordre et elle était bien connue de ceux qui, dans les temps anciens et au moyen âge, ont cultivé les sciences occultes et dont les travaux ont jeté beaucoup de lumière sur les points qui nous laissent encore hésitants.

C'est le baron Guldenstubbé qui a fait le plus remarquable récit de phénomènes de cette espèce si particulière, dans son livre intitulé : *La réalité des Esprits et le phénomène merveilleux de leur écriture directe.*

Le baron a dû être un Psychiste d'une bien grande puissance, car tous ses messages ont été obtenus sans le secours d'aucune autre personne et dans des conditions qui, dans la plupart des cas, auraient exclu toute chance de succès. Il en est de ces expériences comme de toutes les autres : leur réussite exige la réunion d'un certain nombre de conditions. On les a autrefois et même encore aujourd'hui, singulièrement exagérées et mal établies : c'est ainsi que l'on a déclaré que l'obscurité était d'une nécessité absolue. Il n'en est rien. Je pense que tous les phénomènes peuvent se produire en pleine lumière, sauf, bien entendu, ceux qui ne peuvent se percevoir que dans l'obscurité, comme, par exemple, les apparitions lumineuses et phosphorescentes. Il faut plus de temps et de patience, mais avec ces deux éléments la lumière n'oppose plus un obstacle insurmontable.

Il est bien regrettable que dans les expériences récentes on n'ait pas fait assez d'efforts pour obtenir constamment en pleine lumière tous les phénomènes psychiques, qui ne sont pas absolument incompatibles avec cette condition. Nous n'arriverons pas autrement à porter la conviction dans l'esprit des hommes habitués aux procédés scientifiques. S'il est difficile d'y arriver pour quelques phénomènes, il n'en est pas de même pour la psychographie. Dans ce cas particulier on a le grand avantage de pouvoir se mettre facilement dans les meilleures conditions d'observation, même en s'assurant le concours si favorable de l'obscurité. En effet, deux ardoises appliquées exactement l'une contre l'autre produisent une chambre parfai-

tement obscure entre leurs deux faces opposées, sur lesquelles doit se produire l'Ecriture directe, tandis qu'on laisse ces ardoises exposées sur une table à la pleine lumière. Au milieu des causes d'incertitude qui entourent ces études physiques, de telles conditions sont bien faites pour donner de la sécurité.

Le baron Guldenstubbé semble avoir pu s'affranchir des conditions ordinaires dans lesquelles se produit l'écriture : chambre close, atmosphère chargée d'effluves, lumière diminuée et enfin réunion de personnes fournissant ou transmettant la force nécessaire à l'évolution du phénomène. Il obtint ses messages écrits, en tous lieux, en tous temps, à l'air libre, dans un sépulcre dans lequel il avait pu s'introduire. Ceci cadrait bien avec l'idée qu'il se faisait de l'origine de ses messages et facilitait leur production. Comme je l'ai dit plus haut, la condition la plus essentielle du succès est que le Psychiste, par lequel passe la force agissante, soit absolument à l'aise et sans contrainte. S'il s'est formé une opinion particulière sur la source des phénomènes, on s'exposerait à la faire avorter, si on la combattait par des arguments quelconques. Laissez-le avec les idées dont il est imprégné et qui donnent à son esprit et à son corps le calme nécessaire ; laissez-lui prendre librement telles mesures qu'il croira propres à assurer le succès et celui-ci surviendra dans la plupart des cas.

C'est ce qui fait que les meilleurs, les plus sûrs, les plus dignes de créance parmi les phénomènes se produisent dans les réunions particulières, où ne se rencontrent que des amis ayant mêmes façons de penser et unis par les liens d'une sincère affection.

Parmi les endroits signalés comme ayant été le siège des expériences les plus réussies, l'auteur cite le Louvre, le musée de Versailles, la Basilique de Saint-Denis, l'Abbaye de Westminster, le British Museum, les cimetières Montparnasse, Montmartre et du Père-Lachaise, le Bois de Boulogne, diverses églises et des ruines anciennes de France, d'Allemagne, d'Autriche et d'Angleterre.

La liste de ses témoins comprend vingt-sept noms, choisis parmi le très grand nombre de personnes distinguées, qui ont à plusieurs reprises assisté à ses expériences. On y rencontre ceux de M. Delamarre, rédacteur en chef de la *Patrie*, M. Choisselat, rédacteur de l'*Univers* ; M. Dale Owen ; M. Lacordaire, le frère du grand orateur; M. De Bonnechose, l'historien; M. Kiorboë, le peintre suédois bien connu ; le baron Von Rosenberg, ambassadeur allemand près de la cour de Wurtemberg ; le prince Léonide Galitzin et deux autres membres de la noblesse de Moscou ; le Rév. William Mountford, qui a apporté son témoignage personnel au *Spiritualist* du 21 décembre 1877.

M. Coleman, d'Upper Norwood, dont l'expérience date de si loin, me fait

savoir qu'il se rappelle parfaitement avoir vu M. Dale Owen se rendre à Paris dans l'unique but d'assister à ces remarquables expériences. Il raconta à M. Coleman comment il avait accompagné le baron et sa sœur Julia dans les diverses chapelles de Paris, où il déposa des feuilles de son propre papier, sans crayon ni quoique ce fût pour écrire. S'étant retiré à quelques pas, mais sans perdre le papier de vue un seul instant, il retrouvait dans chaque cas des messages intelligents qui y étaient écrits. M. Coleman avait une de ces curieuses Psychographies en sa possession. Elle avait été obtenue au Palais de Trianon, à Versailles.

Le volume est accompagné de trente fac-similés de psychographies ainsi obtenues et choisies parmi plus de deux cents spécimens, en vingt langues différentes, dont plusieurs couvraient un nombre de pages variable. Ils furent tracés entre les années 1856 et 1872. La première expérience eut lieu en déposant du papier et un crayon dans une boîte fermée avec une clef, qui ne quitta pas un seul instant le baron. Personne ne se doutait qu'une expérience de ce genre fût en cours. Au bout de douze jours, pendant lesquels aucune marque ne fut tracée sur le papier, on vit apparaître sur celui-ci certains caractères mystérieux et ce jour-là dix expériences diverses furent reproduites avec plein succès. On laissa alors la boîte ouverte, en l'observant et l'on vit l'écriture s'allonger sur le papier sans le moyen de crayon. A partir de ce moment on cessa tout-à-fait de déposer un crayon et l'on obtint ce nombre considérable de psychographies, en se bornant simplement à déposer une feuille de papier blanc sur la table d'un salon, dans les édifices publics, ou sur les piédestaux des anciennes statues ou sur les tombeaux contenus dans les églises et les cimetières. Il était évidemment indifférent que le papier fût déposé ici ou là et il est possible que le baron, par l'effort de sa volonté, ait provoqué la production de certains noms dans certains lieux spéciaux. L'association de certains noms avec des statues ou des tombeaux était la conséquence de la préoccupation de son esprit.

M. Crookes raconte dans ses *recherches* deux remarquables exemples de psychographie, que je vais citer parce que l'un d'eux montre combien l'observation peut être facile, et comment on peut obtenir des résultats pleinement satisfaisants, même dans l'obscurité, lorsqu'il n'existe aucun moyen de mettre en doute la valeur du résultat ainsi obtenu. Ceux qui n'ont jamais fait d'expériences affirment ordinairement que tout résultat obtenu dans l'obscurité est, par le fait même, dépourvu de valeur. Le récit de M. Crookes est de nature à dissiper cette erreur, que l'on ne retrouve que trop chez les sceptiques scientifiques, qui débutent avec des préventions contre la réalité des phénomènes en général et par conséquent de ceux qui se présentent dans les conditions dont nous parlons.

« Le premier fait que je veux citer eut lieu, à la vérité, dans une séance obscure, mais cette circonstance ne rendit pas le résultat moins satisfaisant. Je m'étais assis près du médium, Miss Fox, et les seules autres personnes présentes étaient ma femme et une de ses parentes. Je tenais les deux mains du médium dans une des miennes, tandis qu'elle avait posé ses deux pieds sur les miens. Une feuille de papier avait été déposée sur la table, devant nous, et de ma main restée libre je tenais un crayon.

Une main lumineuse descendit du plafond du salon et après avoir flotté quelques secondes près de moi, prit le crayon de ma main, écrivit rapidement sur la feuille de papier, rejeta le crayon, puis s'éleva au-dessus de nos têtes, en se perdant peu à peu dans l'obscurité.

On peut considérer le second fait comme le récit d'un échec. « Souvent un bon échec contient plus d'enseignements que l'expérience la plus parfaitement réussie. »

Ce second cas se produisit dans mon propre salon, en pleine lumière, en présence seulement de quelques amis et de M. Home. Diverses circonstances, sur lesquelles je crois inutile d'insister, avaient prouvé que ce soir-là le pouvoir psychique était considérable. Aussi j'exprimai le désir d'observer de mes yeux la production d'un message écrit, comme un de mes amis m'en avait décrit un tout récemment. Je reçus aussitôt cette réponse par l'alphabet : « Nous allons essayer. » Un crayon et quelques feuilles de papier furent déposer au centre de la table. Aussitôt le crayon se dressa sur sa pointe, et après s'être avancé vers le papier par petites secousses pleines d'hésitation, il retomba. Il se releva de nouveau pour retomber encore. Il essaya une troisième fois, mais sans plus de succès. Après ces trois tentatives infructueuses, une petite latte en bois qui se trouvait sur la table, près du crayon, glissa vers celui-ci, se releva de quelques pouces au-dessus de la table. Le crayon se leva à son tour et vint s'appuyer contre la latte et tous deux firent un effort pour tracer une marque sur le papier. Ils retombèrent et firent ensemble un nouvel effort. Après une troisième tentative, la latte abandonna le crayon et retourna à sa place. Le crayon resta en travers du papier, comme il y était retombé et ce message nous fut donné par l'alphabet : « Nous avons essayé de faire comme vous nous l'aviez demandé, mais notre puissance était épuisée. »

(*A suivre.*) Traduit par M. le Dr O. DUSART.

THÉORIE DE LA RÉINCARNATION

SES DÉFENSEURS ET SES DÉTRACTEURS

(Voir la *Revue* de mars 1900).

Bien que ce qui va suivre ne soit en quelque sorte que la répétition de ce que nous venons d'exposer, je ne puis, dit l'auteur « Excelsior », mieux

éclaircir la théorie de la réincarnation et ses conséquences, qu'en reproduisant certains passages publiés à Rio par un éminent spirite.

« Les faits les plus ordinaires de la vie sont, au point de vue des démonstrations des hauts principes de la réincarnation, d'une importance très grande. Ainsi, l'on voit des enfants pour ainsi dire encore au berceau, et bien avant que l'aube de la raison et de la conscience ait lui dans leur esprit, montrer une inclination bien marquée vers le bien ; tandis que d'autres ont une tendance égale vers le mal. Ces dispositions sont évidemment naturelles, car elles se révèlent dès l'âge le plus tendre.

Si donc il était vrai que nous n'eussions qu'une seule existence corporelle et que l'esprit fût créé par Dieu en même temps que le corps, à Lui seul devrait être attribuée cette diversité de penchants ; ou, en d'autres termes, il faudrait admettre que les bons et les méchants ne sont tels que parce que le Créateur en a ainsi décidé. Il résulterait donc de l'hypothèse d'une vie unique, cette conséquence logique : que Dieu a créé des esprits de nature différente, tout en exigeant la même perfection de tous. Mais, comme rien ne peut être vrai ni admis par la foi qui ne soit conforme à la justice divine, cette diversité de tendances innées condamne, comme étant erronées, les théories que nous combattons, tandis que celle de la pluralité des existences peut être confrontée avec l'infaillible épreuve de la vérité.

Dans chacune de ses vies, l'homme fait l'emploi le plus divers de la liberté qui lui est accordée pour le développement du progrès intellectuel et moral. Certains, comme nous le voyons, arrivent au sommet de l'échelle ; d'autres restent stationnaires et entre les deux extrêmes il se trouve un nombre illimité de degrés. Si l'on admet l'hypothèse des vies successives, la différence qui existe dans les dispositions naturelles n'est que le fait de l'emploi antérieur de notre liberté d'action. Elle n'est pas attribuable à Dieu parce que tous les êtres sont à l'origine créés égaux, ayant la même destinée et étant doués des mêmes moyens pour progresser : le but final étant la perfection par les connaissances et la vertu, et comme conséquence, la félicité dernière et définitive.

Le Père distribue ses dons également à tous ; mais il laisse à chacun la liberté de les développer ou de les négliger ; et nous sommes seuls responsables de ce résultat. La théorie des vies successives rehausse donc à nos yeux l'idéal de Dieu ; tandis que celle d'une existence unique l'amoindrit par le fait même de la diversité innée des caractères ; et si la preuve infaillible de la vérité d'un principe tel que celui que nous discutons, consiste dans l'harmonie avec les attributs infinis du Créateur, dès lors le dogme de la réincarnation est logiquement démontré et établi.

La variété dans les capacités intellectuelles mène à des conclusions identiques. D'après l'une des doctrines, Dieu est représenté comme ayant dis-

tribué inégalement tous les dons de l'intelligence : Socrate ne devait sa sagesse qu'à Dieu et le sauvage est incapable d'étendre ses connaissances parce que le Maître suprême l'a voulu ainsi. En vérité, la puissance qui a créé les hautes destinées de tous ne peut avoir fait de telles anomalies ; encore moins est-il admissible qu'il ait assigné un sort commun sans donner à chacun les mêmes moyens d'atteindre le but ; car ce serait sans cela, une coupable partialité de celui que nous regardons comme l'essence parfaite de l'égalité et de la justice. S'il en était ainsi, comment pourrait-on expliquer par une seule existence la mort de l'enfant encore inconscient de la vie ? La loi naturelle est que chacun récoltera selon ses œuvres et sera rétribué en conséquence ; comment se peut-il alors que ceux qui meurent sans avoir conscience d'eux-mêmes soient dignes de récompense ou de châtiment, si on leur ôte la liberté d'action qui permet de déterminer le choix ? Et quels rapports, en outre, ceux-ci ont-ils avec le reste de l'humanité ? Quelle est leur destinée ?

Selon l'Eglise, ce sont des exceptions à la loi générale ; ceux-là sont appelés à jouir, sans mérite aucun, de la récompense promise à ceux qui sont sortis vainqueurs de la lutte pour la vie. Ainsi donc Dieu a deux poids et deux mesures ; les uns sont prédestinés à la félicité ; les autres sont sujets aux épreuves qui conduisent souvent à la perdition. Telle est la conséquence inévitable de cette doctrine qui est non seulement un outrage à la divinité, mais encore la négation des principes de justice et d'équité : c'est ce que nous nous proposons de réfuter.

Si la marche ascendante vers la perfection est interrompue pour des raisons que nous ne pouvons concevoir, cette halte momentanée ne change en rien le but désigné, en ce que l'esprit qui en est l'objet retrouve dans une suite infinie d'existences tous les moyens nécessaires à la continuation de son œuvre de progrès. Cette interruption peut donc être considérée comme un fait sans conséquence, utile à l'harmonie universelle. Il n'y a ainsi ni préférence, ni exclusion, puisque ceux qui sont frappés d'une mort prématurée reviennent prendre part à l'évolution générale.

Un autre fait non moins important vient corroborer notre théorie. Si l'humanité a été douée d'intelligence et de sens moral, c'est que le Créateur a jugé ces qualités indispensables pour lui permettre d'atteindre sa destinée.

Pourtant, comment expliquer qu'il existe un si grand nombre d'aveugles, de sourds-muets nés, et tant d'idiots ? Ce ne peut être, comme le dit l'Eglise, l'effet du péché originel, car, s'il en était ainsi, tous devraient subir la même pénalité. Ce n'est pas non plus la conséquence des fautes commises par les parents parce que, dans ce cas, tous les enfants nés de la même famille devraient être voués à la même souffrance. D'où vient donc cet

indice d'une condamnation antérieure? La seule explication qui ressorte de la théorie d'une seule vie corporelle, est qu'elle révèle de la part de son auteur. une odieuse action de partialité et de cruauté,

Par la doctrine de la réincarnation, au contraire, tout est clairement défini sans porter atteinte aux attributs divins. Ces êtres infortunés n'ont pas été privés des privilèges généraux par suite d'une exception du Créateur, mais par leur propre volonté. Les fautes d'une existence antérieure doivent être expiées conformément à la loi. « A chacun selon ses œuvres ». La vie présente est accordée comme un moyen de s'acquitter d'une dette encourue et ce qui pouvait être considéré comme une exception injuste et barbare devient un acte d'équité et de miséricorde, permettant de racheter le passé et favorisant la marche du progrès.

— Laquelle de ces deux théories est, je vous le demande, la plus en harmonie avec la justice de Dieu ?

Enfin, voici une dernière preuve qui confirme la validité de nos croyances : L'histoire des peuples démontre que la religion, comme la science, a toujours été progressive et proportionnée dans sa marche vers le progrès moral et intellectuel. Dieu n'accorde ses lumières à l'homme que dans la mesure de la compréhension de l'esprit. A l'origine, quand cette capacité était pour ainsi dire nulle, Abraham seul proclamait et inculquait l'unité de l'existence de Dieu. Plus tard, quand l'esprit acquit plus de connaissance, Moïse instruisit son peuple dans les vérités du décalogue. Et puis, quand la faculté de compréhension fut plus grande encore, Jésus vint révéler la doctrine sublime de la régénération humaine. Il s'en suit donc que dans l'hypothèse d'une seule vie corporelle, ceux qui sont venus dans ce monde durant ces diverses périodes étaient favorisés de moyens nombreux de salut.

Comment donc pourrait-on demander la même somme de travail à ceux qui ont lutté dans les ténèbres de l'ignorance ou dans une demi-obscurité, et à ceux qui ont joui d'une pleine lumière ?

Par la doctrine d'une vie unique, la révélation graduelle de la vérité devient une terrible accusation contre l'éternelle justice, tandis que nos croyances rendent manifeste aux yeux de tous la majesté du plan divin ; la loi de la réincarnation devient la loi de l'égalité. »

Pour tout esprit impartial et consciencieux, il est impossible de ne pas reconnaître la justesse de ces arguments et la nature transcendante de la conception de la doctrine de la réincarnation qui met en relief les phases successives de l'évolution de la vie humaine et de nos destinées. Elle démontre, en outre, que les routes vers le progrès sont infinies ; mais que l'esprit de l'homme étant obscurci par la matière, la prédominance spirituelle ne peut s'effectuer que lentement. Enfin, nos croyances enseignent qu'une fois affranchie des épreuves de la souffrance auxquelles toute créa-

ture est soumise par la matière terrestre qui est une des parties constituantes de son être, les éléments de progrès nécessaires, mais non permanents, se modifient dans chaque existence successive ; tandis que des conditions corporelles nouvelles et améliorées correspondent à l'avancement spirituel dans l'œuvre de l'évolution.

Dieu seul est purement spirituel, mais d'une spiritualité qui échappe à la conception de l'homme ; et entre la grande cause et l'effet, la distance ne peut être mesurée. La sagesse qui a présidé au plan divin de la création, qui est manifeste partout a été incomprise et dénaturée; les chaînons qui unissent la matérialité primitive à l'essence suprême de la spiritualité divine sont incalculables.

Et le grand auteur de tout a voulu que, quoique distincts, la matière et l'esprit fussent dépendants l'un de l'autre pour le but désigné.

Autres arguments en faveur de la théorie

Certains spiritualistes fondent leurs objections à la doctrine de la réincarnation, en partie sur la dénégation faite par des esprits qui y sont opposés et en partie sur la perte de l'individualité de l'homme qu'ils supposent devoir être la conséquence de la réincarnation, dans l'hypothèse de sa possibilité.

Or, comme les deux objections ainsi posées sont précisément celles qui se présentent naturellement tout d'abord à celui qui, pour la première fois, étudie le sujet, je vais essayer de vous démontrer quelle est leur valeur respective.

Tous ceux qui ont eu l'occasion d'obtenir des communications à l'aide de médiums, ont été à même de se rendre compte des contradictions existant dans les messages et du peu de fondement qu'ils offrent. Le témoignage des uns n'infirme donc pas plus la doctrine de la réincarnation que l'affirmation des autres ne la corrobore.

Quant à la seconde objection, elle est suggérée plutôt par un sentiment du cœur que par des déductions rigoureuses et scientifiques.

Pour ceux qui ont considéré le sujet en question, uniquement au point de vue général et superficiel, admettant comme un fait acquis que notre vie humaine actuelle est la seule et la première — de même que pendant plusieurs siècles on a cru que notre petite planète infinitésimale fut le premier et seul théâtre de l'existence humaine — l'idée que nous ayons pu vivre déjà plusieurs fois, sur cette terre et dans d'autres planètes, semble amoindrir l'importance et la valeur de notre vie présente.

Mais de même que les inductions de l'astronomie moderne sont venues étendre nos connaissances en nous prouvant que notre infime planète n'est qu'un élément de l'immense système des mondes habités qui nous entourent, de même la doctrine de la réincarnation est venue rehausser l'impor[illegible]

véritable et naturel de la longue suite de nos expériences passées et la préparation réelle à la marche du progrès; puis elle nous unit par des liens d'affection qui, cachés pour nous n'en sont pas moins solides, à d'autres êtres et à d'autres sphères du vaste système de développement mental, moral et physique, dans lequel nous nous voyons ainsi compris.

Quant à considérer notre « individualité » comme étant le résultat de notre périssable organisation humaine actuelle, au lieu d'admettre que cette organisation est le résultat de l'individualité plus élevée et continue de notre âme, c'est mettre la charrue avant les bœufs ; c'est confondre l'homme avec l'habit qu'il porte aujourd'hui et qu'il ôtera demain. Comme notre enveloppe corporelle change sans cesse et finit par se résoudre dans ses éléments chimiques, l'individualité telle que l'entendent ceux qui rejettent nos vues, se trouve ainsi privée de ce qui constitue la base même de la croyance dans sa persistance, à savoir, celle qui résulte de l'hypothèse du développement progressif et de l'éducation d'une entité immatérielle et par conséquent impérissable, douée du pouvoir de se créer, à chaque pas nouveau fait dans le progrès, un nouveau corps matériel, en harmonie avec les besoins et les possibilités de son degré d'avancement.

Mais, bien que la doctrine de la réincarnation modifie considérablement nos conceptions sur la nature de nos rapports avec l'humanité, elle étend les bornes de son importance en nous montrant que toutes les conditions physiques, mentales, morales et sociales, que la sagesse ou la folie, la force ou la faiblesse, l'amitié ou l'inimitié, les affections les plus tendres comme les plus grands soucis de la vie, sont toujours le résultat immédiat de nos actions bonnes ou mauvaises dans des existences passées; elle prouve que chaque pensée, chaque mot et chaque acte dans ce monde, nous prépare un état heureux ou triste dans les changements successifs du progrès, en nous élevant lentement mais sûrement à des ordres d'existence de plus en plus élevés dans lesquels toutes les facultés, les forces et les affections acquises par ces modes de transformations se trouvent appropriées à chaque degré d'avancement de notre individualité.

Telles sont les considérations émises par quelques spiritualistes d'Amérique qui ont fait scission avec la grande majorité de leurs confrères anglo-saxons et préconisent la doctrine de la réincarnation.

(*A suivre*) Prof. C. MOUTONNIER.

BELISAMA OU L'OCCULTISME CELTIQUE DANS LES GAULES

CHAPITRE II

UN PEU DE LINGUISTIQUE

Si comme nous l'avons dit précédemment, les Celtes ont occupé une grande partie de l'ancien continent, et s'ils sont le plus ancien peuple du monde,

ils ont sans contredit répandu leur langue dans les pays qu'ils ont occupé plus ou moins longtemps. Donc les langues des peuples au milieu desquels ils ont vécu doivent avoir conservé dans la composition de leurs mots, des racines celtiques?

C'était là un fait facile à élucider et c'est ce que nous avons fait en comparant un grand nombre de langue. Mais tout d'abord un fait nous a assez surpris c'est qu'il y a entre la langue Anglaise et le Languedocien de grandes analogies, de grandes smilitudes entre leurs mots. Ceci prouverait en faveur de ceux qui ont prétendu que la langue Celtique avait fourni au Languedocien et à l'Anglais de nombreux éléments. La différence qu'on remarque à la lecture de ces deux idiomes est souvent plus apparente que réelle et généralement, elle disparaît quand la parole remplace la lecture des yeux, car la prononciation des mots a très souvent la même assonnance dans les deux idiomes.

Si de l'Anglais et du Languedocien, nous passons à d'autres langues, même au latin, nous pouvons aussi constater des affinités remarquables dans chacune d'elles. A la fin de notre ouvrage, dans un appendice, nous dresserons un assez long catalogue de mots pour convaincre le lecteur de ce que nous venons d'avancer; et pour ne pas encombrer ici, notre marche en avant, nous nous bornerons à dire que la langue Celtique a laissé de nombreuses traces dans la Grande-Bretagne dans l'*Albanakh* ou *Erse* des montagnes d'Ecosse, dans le *Manks* de l'île de Man et dans l'*Erinah* de l'Irlande, nous l'avons dit précédemment, sous une autre forme.

Cette même langue, qui a disparu successivement des parties de l'ancienne Gaule, s'est néanmoins conservée dans la Bretagne Armorique; pour nous le Breton-bretonnant est purement du Celtique.

On dit et on répète sans cesse que le Breton est essentiellement têtu, tenace, il n'est donc pas étonnant qu'à travers toute les invasions et les révolutions qui ont bouleversé son pays, le Breton ait maintenu envers et contre tous sa primitive langue, principalement dans les cantons reculés de l'Armorique, où elle a si longtemps été parlée, à l'exclusion même du français.

Nous savons parfaitement qu'au VII^e^ siècle, le grand Saint Eloy et Grégoire de Tours dénomment le Breton la langue *rustique, grossière et villageoise*!

Or, au milieu du IX^e^ siècle, le Métropolitain de Bretagne qui avait encore un souverain mépris pour le Breton, paya fort cher ce mépris; en effet les évêques soumis à sa juridiction refusèrent de le reconnaître par cela seul, *qu'il ne parlait pas Breton.*

Au XVIII^e^ siècle, les Bretons obtinrent du roi une déclaration qui excluait formellement « du concours pour les cures de la Basse Bretagne, tout ecclésiastique qui ignore l'idiome particulier du pays. »

Et encore aujourd'hui, dans les petites villes, dans les villages et les cam-

pagnes de la Basse-Bretagne, l'on ne parle que le Celto-Breton, à l'exclusion presque du Français. C'est donc au bas mot une population de 400.000 âmes qui parle le Celto-Breton dans le Finistère, le Morbihan et une grande partie des Côtes du Nord.

Or, dans le Celto-Breton, on reconnaît un très grand nombre de termes ayant la même signification que des mots Celtiques cités par des écrivains de l'Antiquité.

En Bretagne, il y a actuellement quatre dialectes différents, mais on peut considérer comme le plus pur, partant comme celui se rapprochant le plus du Celtique, le dialecte clair et précis de Tréguier dénommé le *Trécorien* ou le *Breton-bretonnant*. Par contre, le dialecte de Vannes paraît le plus corrompu ; et si le dialecte de Quimper-Corentin ou de la Cornouaille française est sec, dur, aspiré, par contre le dialecte de Saint-Pol de Léon est au contraire moelleux, doux, musical si l'on peut dire, parce qu'il a subi évidemment l'influence latine !

Disons ici incidemment, que cette langue Celto-Bretonne possède aujourd'hui une littérature fort riche, bien que ses premiers monuments littéraires soient perdus, ce qui est extrêmement regrettable à tous les points de vue, mais surtout au point de vue qui nous occupe.

Si maintenant nous passons en revue l'opinion de quelques auteurs, relative à la langue Celtique, nous trouvons cette opinion fort diverse.

Ainsi Tacite nous apprend que les Bretons insulaires et les Celtes ne différaient que fort peu sous le rapport de la langue.

Ptolémée, de son côté, nous fait remarquer que les noms propres de lieux et d'hommes ont une très grande analogie, une conformité même souvent, chez les peuples d'Albion et chez ceux du Continent.

Jean Picard, dans son *De Priscâ*, publiée à Paris en 1556, émet une prétention absolument fausse, quand il nous dit que la langue primitive des Celtes était le Grec, et qu'il attribue aux migrations étrangères dans la Gaule, les différences qui se remarquent entre le Celtique et l'idiome des Grecs.

Dans son TRAITÉ : *Gallica*, publié à Anvers en 1580, Jean Gorop Bécan réfute avec raison la prétention de Jean Picard et s'efforce de prouver que les Gaulois ou Celtes parlaient le langage des Cimbres, identique selon lui au Teuton : Erreur encore.

Louis Pascal Delacourt, dans son *Origine des Gaulois*, publiée à Paris en 1624, soutient que les Celtes avaient une langue bien à eux, mais qui se rapprochait en quelques points de celle des Germains; ceci nous paraît encore une erreur certaine.

Dom Paul Yves Pezron affirme que « la langue des Titans, de Saturne, de

Jupiter et des *Dii Majores* de l'Antiquité païenne a été la même que celle des Celtes ou Gaulois (1).

Dans ses *Œuvres* (2), Samuel Brocart donne un recueil de mots Celtiques, qu'il explique par l'Hébreu, le Chaldéen et le Phénicien; ses explications sont pour nous fort insuffisantes, enfin, cet auteur nous affirme qu'il y a entre le Breton et les idiomes Sémitiques, une telle ressemblance, qu'il n'est pas possible que ce soit l'effet du pur hasard; nous avons énoncé ce fait plus haut.

J.-B. Bullet, dans son important ouvrage (3), commet beaucoup d'erreurs; les plus graves en ce qui concerne la linguistique, c'est qu'il admet comme étant d'origine Celtique, des racines Ibériennes et purement Germaniques.

Le Brigant (4) veut absolument prouver que toutes les langues du globe renferment des traces de la langue Celtique et à grand renfort d'étymologies malheureusement un peu forcées, il finit par conclure que le Celtique a été la langue primitive de l'homme! Il n'est pas seul de cet avis. Nous l'avons déjà dit nous-même *suprà*.

Nous ferons remarquer, en passant, que l'auteur peut parfaitement avoir raison, cette opinion est depuis longtemps la nôtre; mais ce qu'il ne faut pas, surtout dans la circonstance, c'est torturer les étymologies pour leur faire dire ce que, raisonnablement, elles ne doivent pas dire. Nous reviendrons du reste, sur ce grave sujet : *Le Celtique est-il la plus ancienne et partant la primitive langue de l'homme ?*

Ce même Jacques le Brigant avait lancé un prospectus raisonné, fort attrayant avec ce titre suggestif : *La langue primitive retrouvée*; malheureusement, nous ne saurions retrouver ce mirifique ouvrage par la bonne raison qu'il n'a jamais été publié, l'auteur ne l'ayant jamais écrit.

Arrivons à l'origine de la langue Celtique.On est bien loin d'être d'accord parmi les linguistes pour rapporter les langues Celtiques à la souche indo-européenne. — Il y a soixante à quatre-vingts ans, cette opinion était la plus accréditée, mais aujourd'hui, elle est fort discutée, ébranlée même.

Le savant Schelegel a été le premier à émettre des doutes sur cette parenté (5).

Pott (*Etymologische Forschangen*) soutient avec raison, que bien que for-

(1) *Antiquités de la nation et de la langue celtiques*,in-12, Paris, 1703. — Le lecteur trouvera à la fin du volume une bibliographie détaillée des ouvrages mentionnés.

(2) 2 vol. in-fol. Leyde, 1675.

(3) *Mémoires sur la langue Celtique*, 3 vol. in-fol. Besançon, 1754 à 1770.

(4) Eléments de la langue des Celtes Gomerites et Bretons, in-8°, Strasbourg, 1779.

(5) Dans un mémoire sur l'origine des Hindous inséré, in *Philosophical transactions* de 1834.

tement mêlées d'éléments Sanskrits, les langues Celtiques ont une base complètement indépendante de la famille Hindoue.

Adolphe Pictet, dans un opuscule célèbre (1) démontre l'affinité des langues Celtiques avec le Sanskrit. Il expose en ces termes, l'objet du *Mémoire* qu'il a présenté à l'*Académie des Inscriptions*, et qui a été couronné par l'Institut : « Le groupe des langues Celtiques, après avoir servi pendant quelque temps à étayer d'absurdes systèmes, est tombé, par un effet de réaction, dans un oubli très peu mérité. Les savants linguistes allemands, Grimm, Bopp et Schlegel, qui ont le plus contribué à l'avancement de la philologie comparée, les ont laissées en dehors du cercle de leurs travaux. M. Schlegel même a énoncé des doutes sur la parenté des langues Celtiques avec celle de la famille indo-européenne. Il est temps de trancher enfin cette question : l'ancienneté de ces idiomes, le nombre et l'importance historique de leurs monuments écrits, presque inconnus encore, le fait qu'ils renferment une partie des origines de la langue Française, tout se réunit pour réveiller l'intérêt sur ces curieux débris de la primitive Europe. En attendant des travaux plus complets sur leur histoire, travaux qui ne peuvent être entrepris avec succès que par les savants nationaux, on peut, au moyen des matériaux existants, les rattacher à leur véritable souche qui est sans contredit, indo-européenne. C'est là l'objet spécial de ce mémoire (2) ».

Adolphe Pictet a-t-il atteint son but? A-t-il prouvé irréfutablement que les langues Celtiques dérivent de la souche indo européenne?

Nous ne le pensons pas.

Certes, le Mémoire est fort bien fait, très ingénieux, les rapprochements entre le Sanskrit et le Celtique fort bien choisis, très concluants même en faveur de la parenté des deux langues; mais, après avoir pris connaissance d'à peu près tout ce qui a été écrit sur la question, nous nous demandons si réellement, le Celtique ne serait pas *la langue la plus ancienne du monde* et dans ce cas, les rapprochements du Celtique et du Sanskrit pourraient prouver aussi bien que c'est celui-ci, qui provient de celui-là; en un mot, nous pensons qu'à l'heure actuelle, la question est absolument insoluble, à moins qu'on ne découvre un jour un manuscrit tellement ancien, qui fournisse des preuves irréfragables en faveur de l'une ou l'autre thèse. Actuellement, nous ne pouvons considérer le problème que comme celui de l'œuf et nous demander :

Est-ce la poule qui a fait l'œuf?

Est-ce l'œuf qui a fait la poule?

Ceci bien compris, nous devons ajouter qu'aujourd'hui, il s'est formé un

(1) *De l'affinité des langues Celtiques avec le Sanscrit*, in-8°, Paris, 1837.

(2) *Op. cit.* AVANT-PROPOS, p. VI.

grand courant scientifique pour avancer que le berceau de l'humanité ne serait pas en Asie, mais en Europe, dans notre France même, et qu'après le grand Déluge, celui de Deucalion ou d'Ogigès, l'humanité aurait recommencé sa course à travers le monde, en partant de la vieille Celtique (notre France) et que de là, elle se serait répandue dans le monde entier.

Arrivés à ce point de notre étude, nous ne saurions mieux conclure ce que renferme le présent chapitre, qu'en donnant un extrait d'un ouvrage de Th. Cailleux, extrait qu'on peut aussi bien appliquer à la question de la linguistique celtique qu'à sa civilisation même; voici ce que dit cet éminent auteur, c'est d'après nous,le meilleur commentaire à fournir sur la question de nos origines, que certains auteurs étrangers ont l'air de vouloir embrouiller et obscurcir à dessein.

« Il est bien remarquable, dit Th. Cailleux, que le pays où nous avons été conduits à placer le berceau de la société primitive, soit justement celui que nous occupons, et que la race qui, autrefois donna au monde ses premières institutions, soit, par conséquent encore, la même qui les complète aujourd'hui. On a appelé Druides ceux qui ont commencé le travail; nous appelons savants ceux qui le poursuivent.

« D'après ces rapprochements, il faudrait admettre que la haute science est indigène dans nos contrées qu'elle s'y est perpétuée, qu'elle y a pris son accroissement et que c'est de là, qu'à toutes les époques, elle s'est répandue dans le monde.

« Lorsque les Romains arrivèrent dans nos régions, ces étrangers, qui ne possédant d'autre art que celui de se battre, furent surpris d'y trouver des corps savants, cultivant tous les arts, soit d'utilité, soit de luxe, se livrant aux plus hautes recherches de la philosophie : *Les Druides*, dit César, *s'occupent des corps célestes et de leurs mouvements; ils traitent de la grandeur du monde, de la mesure du globe, de la nature des choses, des attributs de la Divinité.* Ce sont là, dit-on, les études d'un peuple barbare; mais, ce que nous avons fait, nous-mêmes, dans ces derniers temps, c'est de les reprendre et la phrase de César est encore aujourd'hui le programme de nos recherches; si nos aïeux étaient des barbares, nous le sommes nous-mêmes.

« Longtemps avant César, les philosophes grecs tenaient sur les Druides un langage parfaitement en harmonie avec notre système : *Plusieurs*, dit Aristote, cité par Diogène Laërce, *pensent que la philosophie nous est venue de l'étranger qu'elle fut enseignée primitivement aux Perses par les Mages aux Babyloniens par les Chaldéens, aux Indous par les Gymnosophistes, aux Celtes par les Druides.*

Il est d'usage de faire sonner haut la science des trois premiers de ces peuples : pourquoi le quatrième serait-il barbare?

Notre auteur poursuit :

« Dans la citation précédente, il est parlé des Perses. Ces mêmes peuples sont ceux que la science moderne appelle des Aryas; elle les fait habiter sur le plateau Asiatique, et c'est de là, ajoute-t-elle, qu'ils se sont répandus partout et sont arrivés dans nos contrées sauvages qu'ils policèrent. A défaut de preuves modernes, il eût été convenable que ce système se trouvât au moins en harmonie avec les témoignages anciens. Pline, par exemple, écrivait au temps où les Romains avaient l'empire le plus vaste et les notions les plus étendues ; il connaissait également et les Celtes et les Perses, donnant indistinctement aux savants de ces deux peuples le nom de Mages; or parlant des Bretons, voici ce qu'il dit : *Ces peuples célèbrent leur religion avec de telles cérémonies qu'il y a lieu de croire que ce sont eux qui l'ont communiquée aux Perses.* Cette communication n'a pu se faire que dans des temps fort reculés ; il y eut donc, selon Pline, d'antiques émigrations des Celtes vers l'Asie, vers le plateau Asiatique.

« Encore une fois, pour prétendre que tous ces auteurs se trompent, il faut des preuves. Il reste donc établi, malgré les fantaisies de la science moderne, que nos aïeux ne doivent qu'à eux-mêmes leurs institutions et qu'ils sont ce peuple qui civilisa l'ancien monde et que la science moderne cherche à trouver ».

Ceci nous paraît concluant et comme le dit Th. Cailleux, les considérations qui appuient sa thèse ont pour elle les preuves que l'on allègue pour appuyer les autres systèmes ; mais la suite de sa démonstration nous paraît bien plus concluante, la voici :

« Les savants de tous les pays, avec une effrayante unanimité, avaient placé d'abord le berceau de l'homme primitif dans l'Asie Centrale; puis quand l'erreur fut reconnue, on se détacha peu à peu de ce système, on se porta vers d'autres points, on essaya vingt autres pays, la Chine, l'Inde, l'Egypte, la Tartarie, mais préférablement ceux où l'on apprit qu'il se trouvait de grands monuments; on resta d'accord sur ce point, c'est que les peuples qui ont civilisé nos contrées sont venues de l'Orient.

« Cette dernière hypothèse semblerait indiquer que les nations orientales, aujourd'hui inertes, auraient eu autrefois un mouvement et se seraient avancées jusque dans nos régions. Il y eut, en effet, dans l'Antiquité, de grands déplacements de peuples, de continuelles émigrations, dont l'histoire nous a conservé le souvenir; mais c'est de nos régions que part ce courant et vers l'Asie qu'il se dirige. Les Grecs et les Romains ont retenu et nous citent les noms de ces anciens émigrants, ils les appellent Celtes, Ibères, Bituriges, Gaulois, Belges; les Bituriges par exemple, franchissant le Rhin, vont exploiter les mines de la forêt Hercynienne; puis, portant en Asie ce dernier nom, ils le laissent à la province d'Hyrcanie, d'où ils passent en

Chine ; les Gaulois envahissent l'Italie, dont ils occupent aujourd'hui la plus riche province, poussent plus loin, ravagent la Grèce et arrivent en Asie, où ils laissent, dans leurs noms légèrement défigurés, des souvenirs de leurs origines : Galls, ils furent appelés Galates ; Keltes, ils furent appelés Kaldéens ».

Voilà qui nous paraît concluant. Jamais les populations apathiques du midi de l'Orient n'ont pris une initiative d'invasion ; celle-ci part toujours de l'Occident et cela à toutes les époques. Est-ce qu'aujourd'hui, ce ne sont pas les peuples d'Europe qui envahissent encore l'Asie et l'Afrique, est-ce qu'une poignée d'Anglais ne tient pas encore sous sa domination des centaines de millions d'Hindous ; est-ce que la Russie n'envahit pas chaque jour l'Asie, est-ce que l'Allemagne, la Belgique, la France n'occupent pas en Orient de vastes pays ; donc par ce qu'il se passe sous nos yeux, nous pouvons certainement conclure qu'il en a été de même dans le passé, donc que la civilisation nous venant de l'Orient, n'est absolument qu'un mirage et nous ne pouvons que partager entière la belle conclusion de Th. Cailleux, quand il nous dit : « Ces faits sont positifs, ils font partie des histoires qui sont entre nos mains, ils nous sont devenus familiers par notre première éducation ; les partisans de l'origine Asiatique auraient dû, au moins, en tenir compte et nous expliquer cet étrange problème que la civilisation nous soit venue de l'Asie et que les civilisateurs soient partis de l'Europe.

« Il y avait un moyen de détruire les allégations qui précédent : c'était de trouver aussi des auteurs favorables à la cause Asiatique, de montrer aussi, dans les Annales des plus anciennes nations, un vestige quelconque de colonies venues de l'Orient ; mais nulle part, dans aucun auteur, dans aucun pays, ni en Orient, ni en Occident, il n'est question d'un pareil phénomène, d'une colonie Aryenne, Chaldéenne, Indienne ; une telle union de mots blesserait tous les instincts, toutes les habitudes de l'histoire.

« Les Asiomanes ont une réponse à ce que nous venons de dire ; mais nous allons voir que cette réponse même est un embarras pour leur système.

« Ces Romains, ces Grecs mentionnés plus haut sont, disent-ils, de formation récente, sans antiquité, ne remontant pas assez loin dans le passé pour atteindre aux événements des temps primitifs ; leur histoire ne commence qu'à Hérodote à peine cinq siècles avant notre ère ; ils ne peuvent donc décrire que les dernières émigrations des peuples ; mais longtemps auparavant, dans les siècles préhistoriques, dans cet âge obscur qui renferme tant de mystères, d'autres émigrations ont pu avoir lieu et celles-là ont pu venir d'Orient.

« Ainsi tout le système des Ethnographes repose sur une colonisation fictive, sur un événement qui a pu avoir lieu ; quand toutes les autres

sciences sont parvenues à se rendre positives, celle-ci en est encore à se débattre sur un *peut-être* ! Depuis un siècle, le grand mot de la science est cette colonie préhistorique ; des ouvrages nombreux et de haute portée se sont occupés d'elle ; on a recherché quel était en Asie son point de départ, quelle route elle a dû suivre, à quel type appartenait les hommes qui en faisaient partie, de quelles institutions elle a doté nos contrées sauvages ; on a oublié une seule chose : c'est de prouver qu'elle ait eu lieu. Aussi le système est aujourd'hui tombé en plein discrédit, et, tandis que ses défenseurs n'ont pu trouver aucune preuve pour le soutenir, ses détracteurs en apportent pour le renverser. D'abord ceux qui parlent de cette prétendue colonie ont bien soin de l'appeler préhistorique, c'est-à-dire antérieure à toutes les histoires, car les Orientaux eux-mêmes n'ont là-dessus aucune tradition, eux qui possèdent nous dit-on, les plus anciennes annales du genre humain ; elle aurait donc eu lieu dans ces temps primitifs où l'on ne savait ni lire, ni écrire ; elle venait donc des barbares de l'Orient : pourquoi ne serait-elle pas venue aussi bien des barbares de l'Occident? Il faut avouer qu'il a fallu de l'audace pour jeter au public un système entaché d'une pareille inanité.

« Voici une nouvelle difficulté :

« La science ethnographique a imaginé sa nouvelle théorie, il y a un siècle. Elle commença par choisir son plateau Asiatique, y plaça ses premiers civilisateurs, les fit sortir de là et se disperser en émigrations dans les autres contrées pour y répandre les institutions de la mère patrie ; une filiation de savants poursuivit l'œuvre nouvelle, et tout alla bien pendant quelque temps. Mais un système rival vint tout à coup troubler cette sécurité : au fond de l'Occident, au delà d'un Océan longtemps reconnu infranchissable, dans un monde que nous appelons *nouveau*, on retrouva tout ce que l'on connaissait dans celui que nous appelons ancien : des pyramides, des caveaux à momies, des empereurs fils du Soleil, des palais plus grands et plus ornés que ceux de Babylone ou de Ninive, la vénération des chiffres mystiques 3 et 7, des Dieux qui portent le même nom, que ceux de l'Asie et s'incarnent comme eux, toute l'Egypte, toute la Chine, toute l'Inde, toute l'Assyrie.

« Les Orientalistes surpris de cette nouveauté, essayèrent d'abord la vieille ressource du dédain ; mais le mal augmentant, la science nouvelle poursuivant son progrès, il fallut bien qu'ils sortissent de leur repos, déterminés à rester fidèles au système, ils durent s'enquérir par quelle voie on avait pu pénétrer du centre de l'Asie dans cette malencontreuse Amérique ; on se porta à toutes les issues pour rechercher si les hommes du plateau Asiatique n'étaient point passé par là, on se jeta en désespéré dans toutes les hypothèses ; et, de nos jours, le peu de savants qui ont encore foi à

l'Orientalisme, sont réduits à prétendre que le passage a dû se faire par le détroit de Behring...

On comprend ainsi que cette question américaine ait fort endommagé le système Asiatique ; elle en a fait voir toute la faiblesse : il a vécu un siècle ; ce n'est plus une science, c'est une routine. »

Les lignes qui précèdent nous paraissent avoir montré sous son véritable jour la question qui nous occupe, nous ne pouvons l'étudier et la poursuivre plus longuement ; mais ceux de nos lecteurs qui voudraient la connaître plus à fond pourront le faire en consultant notre DOCTRINE ESOTÉRIQUE A TRAVERS LES AGES qui vient de paraître (1).

Ce que le Recteur devait connaître sur l'Origine des Celtes et du Celtisme pour poursuivre la présente étude avec profit, il le connaît, nous allons donc dans le chapitre suivant nous occuper des Druides.

ERNEST BOSC.

(*A suivre.*)

LA MARCHE DANS LE FEU

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

En écrivant ce vers admirable, Lamartine ne croyait peut être pas si bien dire. Ce n'était là sans doute, pour le poète, qu'une réminiscence de la vieille légende chrétienne. Et cependant il exprimait une vérité absolue que la science démontrera un de ces jours.

L'homme a en lui un infini de « potentialités » dont il ne se doute même pas. Sa volonté, quand elle est ferme, quand elle ne doute pas d'elle-même, est toute-puissante. Un jour viendra où elle commandera en souveraine aux éléments.

Bien des faits qui le démontrent passent inaperçus. La plupart des savants les ont étiquetés « impossibles » et, dans leur omniscience et leur infaillibilité, ils sont tout prêts à se fâcher si quelqu'un ose les soumettre à un examen ou même affirmer leur existence. Heureusement que le Fait et la Vérité sont plus forts que toutes les préventions et qu'ils finissent toujours par s'imposer. Le grand mérite, aux yeux de la postérité, de la Société des sciences psychiques de Londres sera d'avoir osé la première aborder scientifiquement ces problèmes troublants.

Dans le dernier numéro des comptes rendus de cette société, un de ses membres, Andrew-Lang, écrivain sérieux et connu, appelle l'attention sur *la Marche dans le feu*. Il a existé de tout temps, même chez les peuples les plus

(1) 2 vol. in-12. Librairie des Sciences psychiques, 42, rue Saint Jacques, Paris. Les 2 volumes, 7 francs.

sauvages, des individus ou même des familles qui, héréditairement, se transmettaient le singulier pouvoir de marcher pieds nus par exemple sur des pierres chauffées à blanc sans en éprouver le moindre inconvénient. Il doit être bien entendu qu'il s'agit de phénomènes réels et non pas de simulations : les pieds de ces « sorciers » ne sont enduits d'aucune substance spéciale et la peau est souvent très tendre. Ce pouvoir, bien qu'à première vue on n'aperçoive pas la relation, se rencontre chez ceux qui ont déjà d'autres pouvoirs supra-normaux, chez les médiums. William Crookes l'a constaté chez D. D. Home. Ce qu'il y a de plus étonnant encore, s'il est possible, c'est que le médium peut, en le voulant simplement, transmettre momentanément son pouvoir d'innocuité à ceux qui ne le possèdent pas naturellement. Le médium est alors presque toujours dans un état d'extase, mais ceci ne simplifie pas la question : le feu, pour brûler les gens, ne considère pas s'ils sont endormis ou non.

Ce pouvoir extraordinaire a vivement frappé les peuples primitifs. Ils y ont vu une intervention directe de la divinité et de là à en faire une cérémonie religieuse attirant des multitudes, il n'y avait qu'un pas. Ces cérémonies se célèbrent encore de nos jours dans bien des pays, dans l'Inde, au Japon et particulièrement dans les îles océaniennes. Voici l'un des derniers cas les mieux constatés. C'est un récit fait par un officier anglais dans les colonnes du « Journal de la société polynésienne ». La cérémonie a lieu en Nouvelle-Zélande, à Narolonga. Les naturels l'appellent l'*Umu-Ti*. Je traduis les passages les plus importants de l'article de cet officier, qui marcha lui même impunément dans le feu.

« La fournaise fut allumée au point du jour, le 20 janvier. A 2 heures de l'après-midi nous y allâmes et nous trouvâmes un homme qui disposait toutes choses pour la cérémonie. Je lui dis que, comme mes pieds étaient très tendres, il devait niveler un peu les pierres qui formaient le sol de la fournaise. Il y consentit. Le prêtre et son disciple s'avancèrent et le premier prononça quelques paroles prophétiques. Alors lentement et délibérément ils marchèrent sur les pierres chauffées à blanc, Le prêtre vint ensuite à M. Goodwin et lui dit : « Je vous transmets mon pouvoir. Conduisez vos amis. » Nous étions là quatre Européens, le Dr W. Craig, le Dr George Craig, M. Goodwin et moi, Tout ce que je puis dire, c'est que nous marchâmes hardiment. Mes pieds furent entièrement respectés par le feu, mais l'un de nous ayant regardé en arrière, ce qui est tout à fait défendu, fut sérieusement brûlé.

« Il m'est assez difficile d'analyser mes sensations : je savais parfaitement que je marchais sur des pierres chauffées à blanc ; je sentais la chaleur et cependant je n'étais pas brûlé Je ressentais comme une infinité de petits

chocs électriques et cela dura quelques temps après ma sortie, mais ce fut tout »

Un peu plus loin Andrew Lang nous donne encore une longue relation d'une cérémonie analogue célébrée aux îles Fiji. L'auteur est le docteur T. M. Hocken, membre de la Société de Botanique. Nous lui emprunterons les principaux passages.

« La vaste fournaise s'étendait devant nous, répandant des torrents de feu. Elle était circulaire et avait 25 ou 30 pieds de diamètre. Sa profondeur maxima était d'environ 8 pieds. Sa forme ressemblait à celle d'une assiette creuse avec son fond plat, formé de pierres chauffées à blanc, et ses bords en pente douce. Sur le bord de la fournaise, du côté du vent, le thermomètre marquait 14° Fahrenheit. Tout à coup l'air retentit de cris aigus et sauvages : une foule de naturels entourait la fournaise et en retirait les troncs à demi brûlés. Les pierres qui formaient le sol de la fournaise apparurent : des langues de feu s'échappaient çà et là entre les interstices. Quand tout fut prêt, la largeur de la surface chauffée était d'environ 15 pieds. Nous suspendîmes notre thermomètre au-dessus, à une hauteur de 5 ou 6 pieds, mais il fallut le retirer aussitôt, car la soudure fondait. Il marqua néanmoins 282° Fahrenheit et il est certain que si on l'avait laissé il aurait éclaté et aurait dépassé 400°.

« Durant tous ces préparatifs nous n'avions même pas entrevu les principaux acteurs. Sans doute pour augmenter l'impression, ils étaient demeurés cachés dans les profondeurs de la forêt. Ils s'avancèrent, au nombre de sept ou huit, au milieu des cris. Ils descendirent sans apparente émotion dans la fournaise en file indienne et marchèrent, d'après moi sans hâte mais d'après quelques-uns de mes compagnons rapidement, à travers et tout autour des pierres chauffées, quittant la fournaise par le point où ils étaient entrés. Le chef y demeura à peu près une demi-minute ; ce fut lui qui y demeura le plus longtemps.

Avant la cérémonie j'avais obtenu sans difficulté du magistrat la permission d'examiner deux des hommes qui devaient marcher dans le feu. Je n'ai rien remarqué de particulier : le pouls était calme ; aucune substance n'avait été appliquée, au moins apparemment, sur les pieds ou sur les jambes. Je m'en assurai par le toucher, par l'odorat et aussi par le goût, car je n'hésitai pas y appliquer ma langue. La plante des pieds était tendre ; elle n'était en aucune façon insensible ou pareille à du cuir. Je recommençai mon examen attentif quand ils sortirent de la fournaise ; le résultat fut le même. Le feu ne les avait même pas effleurés. »

Le colonel Haggard a été témoin d'une cérémonie pareille à Tokio (Japon), le 9 avril 1899. La fournaise avait six yards de long sur six pieds de large. cette cérémonie était célébrée en l'honneur du dieu d'une montagne. Une

jeune dame assura au colonel Haggard que nonseulement elle avait marché dans le feu, mais qu'elle était restée immergée en plein hiver et pendant un temps très long dans un lac glacé sans souffrir du froid en aucune manière.

A l'île Maurice la cérémonie de la marche dans le feu a lieu tous les ans sous la surveillance de la police.

En Bulgarie il existe toute une classe d'individus pour qui la marche dans le feu est entièrement inoffensive : on les appelle les *Nistinares* et leur étrange faculté est considérée comme héréditaire. Nous retrouvons la même opinion aux îles Fiji, dans l'ancienne Italie et dans l'Espagne du siècle dernier. Les individus qui avaient ce don étaient, dans ce dernier pays, employés à éteindre les incendies.

Quant aux Nistinares de Bulgarie, ils dansent dans le feu le 21 mai, à la fête des Saints Hélène et Constantin. On prépare de grands brasiers en brûlant de nombreuses charretées de bois sec et les Nistinares dansent au milieu des tisons ardents, en prophétisant. Leur visage prend une teinte bleuâtre et, tant qu'il la garde, le feu ne produit sur eux aucun effet.

En ce qui concerne l'Inde, la marche dans le feu est affirmée par des auteurs comme M. Stokes, le Dr Oppert, M. Crookes. M. Stokes parle d'une fournaise longue de 27 pieds et large de 7 1/2 que 13 personnes traversèrent impunément. Neanmoins un jeune garçon qui y tomba fut si sérieusement brûlé qu'il en mourut. Une enquête fut faite à ce propos. Bref cette cérémonie aussi étonnante qu'étrange se retrouve encore aujourd'hui dans les pays les plus divers.

Chez les anciens elle était plus répandue encore ; on la célébrait en maints endroits de l'Europe, s'il faut en croire Virgile, Servius, Pline, Silius Italicus. En Italie existaient les *Hirpi* ou *Loups* que le gouvernement exemptait de tout service militaire à cause de leur particularité. D'après leurs rits ils avaient à se comporter « comme des loups ». La déesse en l'honneur de laquelle ils se livraient à ces exercices étranges s'appelait *Feronia*.

Voilà des faits certains, constatés de tout temps, que cependant aucun savant jusqu'à ce jour n'a daigné examiner de près, en faisant exception pour le Dr Hocken et pour sir William Crookes. Il y aurait pourtant grand intérêt à les étudier. Mais nos grands mandarins les ayant déclarés impossibles *ex cathedrâ*, il n'y a qu'à s'incliner et qu'à assurer que ce sont des illusions.

M. Sagf.

Mme LÉONOR PIPER

Mme Léonor Piper, le célèbre médium américain va bientôt en avoir fini avec le contrat qu'elle avait passé avec la Société de recherches

psychiques de Londres, de manière qu'elle va pouvoir faire profiter le grand public de ses expériences en matière de manifestations spirituques. Sa carrière dans ce royaume mystérieux a été remarquable, remarquable surtout lorsque de nombreux savants, d'une valeur incontestée, se sont portés garants du bien fondé des phénomènes qu'elle prétendait produire. Beaucoup avaient déclaré que Mme Piper leur avait démontré scientifiquement que l'âme survit à la destruction du corps. Ils assurent que cette démonstration a été pour eux aussi rigoureuse qu'une démonstration de physique ou de chimie.

Le professeur James H. Hyslop, de l'Université de Colombie, est un de ceux qui ont en Mme Piper une confiance absolue, le professeur Williams Crookes en est un autre; pendant ces derniers temps Mme Piper a été sous la surveillance de la branche américaine de la Société anglaise des recherches psychiques. Un compte rendu des merveilles obtenues par son intermédiaire a été publié l'an dernier par le professeur Hyslop et par M. Richard Hodgson.

Le professeur Hyslop soutient que nombre de personnes détenues dans les asiles d'aliénés ne sont pas folles, qu'elles sont simplement des instruments dont les esprits se servent; le plus grand nombre des médecins d'aliénés tournent cette théorie en ridicule; il est à remarquer cependant que la folie se manifeste souvent par un intérêt intense apporté par les prétendus fous aux séances spiritiques et aux idées qu'on y professe. Le Dr Charles G. Hill, médecin de l'hôpital de fous de Mount Hope, est le seul psychiâtre qui ait pris la peine de répondre au professeur G. Hill. (Extrait du *New-York Mail and Express*).

LA FAMILLE HERNADEC

Les convives se levèrent de table. Le vieil Allan et sa belle-fille demeurèrent au château; mais les jeunes gens traversèrent le jardin et se dirigèrent lentement vers les hauteurs de la falaise.

Arrivés sur le bord extrême de la plate-forme, ils s'arrêtèrent quelques instants. La nuit allait tomber; la soirée était d'une splendeur incomparable. Le soleil, après avoir déployé le vaste éventail de ses rayons sur la mer où il s'était plongé comme un globe de fer rouge, avait laissé derrière lui un amoncellement de nuages ardents au milieu desquels semblait s'ouvrir la gueule béante d'un cratère. Dans le bleu pâle du ciel s'éparpillaient tout un archipel de flocons roses, scories flottantes qui paraissaient avoir été lancées par le volcan de l'horizon. Et tandis qu'à l'occident flamboyaient tous les feux du crépuscule, à l'orient, dans les brumes violettes, montait

lentement la lune, céleste fanal des nuits, dont les lueurs opalines se mêlaient à la phosphorescence des flots.

Robert et Velléda marchaient côte à côte et croisaient dans leurs allées et venues Jacques et Hervé qui se promenaient en sens inverse. Et chaque fois qu'ils se rencontraient, chacun des groupes entendait des fragments de phrases qui, s'encadrant les uns dans les autres, semblaient se répondre et se confirmer réciproquement.

— Ainsi, dit Robert, en faisant un geste dans la direction de l'île de Sena et sur le ton d'un homme qui rêve et parle son rêve à voix haute, c'est là que vous avez vécu autrefois.

— Oui, répondit Velléda. L'ancienne Velléda qui revit en moi aujourd'hui avait été envoyée dans cette île pour y diriger le collège de druidesses dès longtemps installé sur ce rocher.

— Et en quoi consistaient vos fonctions?

— Ces fonctions furent diverses et se modifièrent suivant les pays et les époques. Dès les temps les plus reculés, des femmes visionnaires prophétisaient sous les ramures des forêts de chênes. Nerveuses, sensitives, exaltées par le silence troublant et mystérieux, elles entendaient la nuit, dans la magie des lueurs lunaires, des voix de l'autre monde et se sentaient secouées par les frissons de l'invisible.

Chaque peuplade avait sa grande prophétesse. C'était Voluspa chez les Scandinaves. Chez les Germains, c'était Velléda... c'était moi. Les premières prêtresses, tout d'abord noblement inspirées, présidaient à l'éducation des jeunes guerriers, soufflaient aux héros leur indomptable énergie, leur enseignaient le mépris de la mort et présidaient les conseils des vieux druides eux-mêmes. Mais, peu à peu, elles perdirent ces vertus des premiers âges. Elles finirent par devenir ambitieuses, cruelles, sanguinaires. Les bonnes prophétesses se transformèrent en magiciennes farouches. Ce furent ces dernières qui instituèrent les sacrifices humains; elles qui, sur sur les vieux dolmens qu'avaient élevés de toutes parts les anciens Scythes, plongeaient le couteau sacré dans la poitrine des victimes, aux chants lugubres des prêtres devenus farouches comme elles et aux acclamations des guerriers dont les hordes sauvages entouraient les autels sanglants.

C'est dans cet esprit que je fus préparée aux fonctions que nous exercions dans l'île de Sena. Là aussi, sur les dolmens ruisselait le sang des victimes que nous offrions en sacrifice au génie des tempêtes et c'était au milieu des éclats de la foudre auxquels répondaient les hurlements des vagues que s'accomplissaient ces rites abominables.

C'est pendant l'une de ces scènes terrifiantes que le noble Vercingétorix vint une nuit nous consulter, au sujet de ses projets de résistance à outrance contre l'invasion romaine. Après avoir procédé aux incantations

habituelles, nous lui annonçâmes des revers ultérieurs et même la mort ignominieuse que devait lui infliger son perfide vainqueur. Mais en véritable héros qu'il était, il n'en persista pas moins dans ses généreux desseins. Il souleva les Gaules, remporta quelques victoires, harcela l'ennemi qu'il fit trembler souvent; mais il fut plus tard abandonné par ceux-là mêmes qui l'avaient incité à la résistance et lui avaient juré de le suivre jusqu'au bout.

— Et vous revoyez tous ces événements?

— Oui, je les revois; je les ai revus surtout à ma mort et c'est pour expier mes erreurs et les excès de mon fanatisme impitoyable, que j'ai dû, après de longues purifications, me réincarner pour m'élever dans des sphères supérieures. C'est ainsi que j'ai revécu pendant le moyen âge. J'ai été sœur de charité, plus tard nonne dans un couvent dont la règle était des plus rigoureuses et où je me suis astreinte aux plus cruelles mortifications... puis enfin que je me suis réincarnée sous ma forme actuelle, dans ce lieu même où j'avais vécu, désirant avoir sous mes yeux cette île, ces dolmens et ces menhirs dont la vue m'améliore, parce que je me souviens et que j'ai su me repentir. Aussi, combien suis-je heureuse d'y avoir réussi, d'avoir mis à profit mes épreuves successives, car la Velléda moderne comprend la fraternité, la tolérance, la pitié et s'efforce de son mieux de consoler les tristesses et d'apaiser les douleurs.

Velléda avait fait ce long et extraordinaire récit de sa voix tranquille, sans affirmations ni répétitions superflues et Robert, se tournant parfois à demi, contemplait d'un regard furtif et avec quel étonnement! le profil pur, la physionomie sereine de cette étrange fille qui, dans la placidité de ses convictions, ne songeait même pas à se prémunir contre l'incrédulité ou les doutes de son auditeur.

Les deux jeunes gens s'étaient assis sur un banc de pierre qui dominait l'abîme et leurs regards rêveurs s'envolaient, au loin, dans l'espace ténébreux et grondant.

— C'est donc là, dans ces régions insondables, dit Robert, après un long silence, que, suivant les attestations que nous avons entendues, flottent des tourbillons d'âmes qui, se souvenant de la terre, reviennent et s'agitent près de nous, au milieu de nous...

— Oui, répondit Velléda, ils nous entourent de leurs légions.

— Cette promiscuité me paraît être assez inquiétante, reprit Robert à demi-voix, car enfin, sont-ils bienveillants ou haineux, ces Invisibles qui si facilement pourraient nous nuire pour peu qu'il leur en prît fantaisie.

— Ennemis et amis sont, en effet, confondus dans cette foule; mais ce sont ces derniers qui, au besoin, nous protégeraient contre les autres. Ce n'est que sur les âmes mauvaises et méchantes que peut sévir l'influence des

Esprits inférieurs. Les âmes droites qui recherchent la lumière ont pour protecteurs naturels les Esprits lumineux dont la mission est de hâter, sur la terre, le règne de la justice et de la vérité. Ceux-là nous soutiennent, nous encouragent, nous inspirent et telles bonnes pensées qui semblent surgir spontanément dans notre tête ou dans notre cœur ne sont bien souvent que le produit des suggestions que nous procurent nos puissants amis de là-haut.

— Etrange! toujours étrange, tout ce que j'entends ici. Mais pourriez-vous... excusez mon infirmité, mes incertitudes, pourriez-vous me citer quelques faits, me fournir quelques preuves morales ou matérielles qui puissent faire tomber de mes yeux les dernières écailles? — Soyez indulgente. — Je sais que vous l'êtes — et songez à quelle rude épreuve vous soumettez ma foi chancelante.

— Mais à coup sûr, répondit Velléda, en jetant à son interlocuteur un gracieux et affectueux sourire, je puis vous en fournir de ces preuves et de ces faits qui s'imposent à nos sens et que nous pouvons juger en connaissance de cause. J'ai même, si vous voulez l'entendre, fit la jeune fille avec un léger mouvement de coquetterie que fit sa tête charmante, une assez longue histoire à vous conter à ce sujet.

— Certes oui, que je veux l'entendre, votre histoire! s'écria Robert avec vivacité.

— Je ne sais si vous avez connaissance des faits étranges qui ont eu pour théâtre notre vieux château de Plogoff.

— J'ignore tout ici.

— Eh bien, sachez que le dit manoir était effroyablement hanté, avant que nous vinssions nous y fixer. Nul n'osait s'en approcher, surtout pendant les nuits d'orage et lorsqu'on apprit que mon grand-père voulait l'acheter pour l'habiter, ce fut de la stupéfaction chez nos simples connaissances et une véritable inquiétude chez nos amis. De tous côtés, l'on vint nous interpeller, nous renseigner, nous prémunir.

— Comment, disait-on à mon grand-père, vous voulez habiter ce château maudit; mais vous ne savez donc pas? Eh bien allez donc vous promener, le soir, autour de ces vieilles murailles et vous serez édifié... terrifié plutôt par les bruits, les cris, les lamentations que l'on y entend.

— Je l'ai fait, répondit tranquillement mon grand-père et je ne m'épouvante pas pour si peu.

— Si peu! crièrent en chœur amis et indifférents.

On le crut donc fou quand on sut qu'il persistait et quelques-une de mes meilleures amies vinrent me supplier de m'opposer, par tous les moyens possibles, à l'accomplissement d'un désir aussi extravagant.

Je leur répondis en souriant que ces ruines me plaisaient fort et que la situation du château me semblait de tous points admirable.

En dépit de vents et marées, nous nous y installâmes donc dès que furent terminés les travaux de consolidation dans les parties les plus endommagées. Des ruines croulantes, nous fîmes des ruines romantiques, autour desquelles je plantai à profusion — vous avez pu en juger par vous-même — lierre, glycines, vignes vierges et autres plantes plus ou moins grimpantes. Dans les anfractuosités des murailles, j'ai semé toute une collection d'ombilicines, de joubarbes, de centranthes, de vipérines, de muflliers et de giroflées — excusez cette nomenclature, c'est la fleuriste qui parle — et lorsque, au printemps suivant, l'on vit gracieusement enguirlandés tous ces vieux pans de murs, l'on fut obligé de convenir que tout cela était charmant... ainsi que vous-même avez eu l'obligeance de le déclarer, fit Velléda avec une petite révérence mutine.

Tout cela est à merveille, disaient les esprits forts de Plogoff et lieux circonvoisins, mais attendons la fin... et au lendemain des nuits d'orage, l'on venait voir de temps à autre, non sans certaines précautions, si les revenants ne nous avaient pas bel et bien étranglés.

Nous nous étions installés dans le courant de novembre. Pendant les premiers mois, nul bruit ne se fit entendre et nous commencions à croire que les locataires invisibles nous avaient bénévolement cédé la place... lorsqu'un certain soir, les bruits et les cris recommencèrent avec une violence inaccoutumée. Et voici alors ce qui se passa.

Mon frère Hervé que rien ne trouble ni n'épouvante, prit une lampe et descendit dans la cave du château d'où partait le vacarme. Je devrais dire dans les caves, car à la cave centrale que je vous ai fait visiter se rattachent de larges excavations.

Le sol, d'abord horizontal, s'incline vers l'ouest par une pente douce qui aboutit à une sorte de gouffre ou d'entonnoir, au fond duquel pénètrent les vagues pendant les fortes tempêtes. Or c'est particulièrement de cette ouverture que s'élevaient, mêlés aux hurlements des flots, des cris de colère coupés de longues et déchirantes lamentations.

Mon grand-père avait offert à Hervé de l'accompagner, mais le courageux jeune homme le pria de ne pas se déranger, disant qu'il préférait descendre seul.

Toutefois, un peu inquiète, je résolus de le suivre, sans qu'il se doutât de ma présence. Et c'est ainsi que je pus assister à une scène inoubliable qui m'eût à coup sûr remplie d'une indicible terreur, si je n'avais été déjà familiarisée avec les étrangetés du monde invisible.

Je me tins cachée derrière l'un des énormes piliers naturels qui soutiennent le plafond de la caverne. C'est sur le bord même du puits que, non

sans un certain frémissement, je vis descendre mon frère. Il s'arrêta sur une roche plate qui surplombe le gouffre. Il posa sa lanterne sur une saillie de la pierre et là, calme, immobile, il se recueillit, fit sans doute quelque invocation muette, puis d'une voix vibrante qui se détachait nettement sur le sourd grondement de l'abîme, il parla, s'adressant...

— Et à qui donc, bon Dieu ! s'écria Robert hors de lui-même.

— Aux Invisibles, répondit simplement Veliéda.

— Frères ! cria-t-il, qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

J'entendis alors comme de longs soupirs, soupirs qui répondaient sans doute à l'interpellation.

Et Hervé dont la haute taille faisait sur la paroi de la roche voisine une grande ombre fantastique que faisaient s'agiter les oscillations de la flamme de la lanterne, Hervé dans une sorte d'immobilité extatique — comme devaient en avoir les Thaumaturges de la vieille Egypte — Hervé, le voyant, le visionnaire, l'œil perdu dans je ne sais quels spectacles extra-terrestres et semblant écouter les réponses d'un dialogue mystérieux, parla de nouveau.

— Oui, je vous comprends, vous êtes les âmes de ceux qui, l'année dernière, firent naufrage dans la Baie des Trépassés. Je vous vois, je vous reconnais, mes pauvres amis... C'est toi Léonidec, toi Hédic, toi Yves et vous deux, les frères Plouhenec !

Eh bien, mes frères, malheureux Esprits que poursuit l'épouvante, que hantent les terreurs de la mort, écoutez-moi. Je ne viens pas vous excommunier et vous maudire, comme l'ont fait tant de fois des prêtres ignares et fanatiques qui ne savent rien du monde invisible. Tout au contraire, je viens vous apporter des paroles de consolation.

Je crus entendre quelques soupirs, quelques sanglots et le sourd grondement des vagues souterraines sembla faire silence, un instant, pour laisser retentir, sur ce macabre auditoire de trépassés, la parole de vie, la voix fraternelle et réconfortante.

— Vous me demandez, poursuivit Hervé, ce que vous êtes et où vous êtes, ne sachant pas bien encore si vous êtes morts ou vivants.

Eh bien, mes amis, vous vivez ; mais non plus de la vie de ce monde. Vous habitez en des régions que ne soupçonnent même pas les hommes et dont, seuls, peuvent avoir connaissance des visionnaires comme moi.

Pendant des semaines, après votre naufrage, vos dépouilles mortelles ont flotté parmi les écueils où s'est brisée votre barque et quand vos cadavres ont été déchiquetés par les vagues, ne voyant plus rien autour de vous, vous vous êtes imaginés que vous étiez maudits sans retour, et voués aux flammes éternelles, parce que vos corps ne reposaient pas en « terre sainte ». Et vous l'avez cru, parce que les prêtres vous l'ont enseigné autrefois et que vous l'avez lu dans vos catéchismes.

Eh bien, ne croyez pas à ces doctrines mensongères. Il n'existe pas plus, cet enfer monstrueux, que n'existe ce paradis imaginaire que les prêtres — toujours les prêtres — ouvrent ou ferment à leur gré !

Non, ni enfer, ni paradis ! Ce qu'il y a, ce qui existe en toute réalité, c'est un ciel qu'habitent les Esprits glorifiés. Ce ciel, c'est l'univers entier et c'est vers ces hauteurs sereines que vous devez monter, en laissant derrière vous toutes les attaches du monde matériel. Selon le monde, vous êtes morts ; mais suivant la doctrine de vie que je vous enseigne par l'ordre des Esprits supérieurs, vous devez vous élancer vers cette patrie lumineuse qui appartiendra tôt ou tard à tous ceux dont l'existence terrestre est parvenue à son terme.

Qu'importe que vous ayez perdu votre corps matériel, puisque vous êtes revêtus d'un autre corps éthéré, incorruptible que ne pourront plus détruire ni les vagues furieuses, ni les roches aiguës. Et c'est parce que vous avez un corps fluidique, inséparable de votre âme, que vous devez vivre désormais de la vie spirituelle. Abandonnez la terre ; c'est plus haut qu'il faut regarder. Ne vous préoccupez pas de vos femmes, de vos enfants, de vos vieilles mères, vous savez bien que ma sœur s'occupe d'eux et que nous leur donnerons le pain que vous n'êtes plus en mesure de leur procurer.

Ne gémissez donc plus, frères ; croyez, ayez confiance et soyez consolés !

Que leur dit-il encore ? Je ne sais plus, poursuivit Velléda. J'étais tout émue de ce spectacle, tel qu'homme vivant n'en a peut-être jamais vu de semblable, Pour ma part, j'avais ignoré jusqu'à ce jour de quelles puissantes facultés animiques était doué mon frère qui, à cette heure solennelle, me parut comme transfiguré.

Je ne pus en entendre davantage. Le tumulte des flots qui, pendant quelques instants, s'était apaisé, recommença avec violence et c'est au milieu de tous ces tonnerres souterrains que s'éteignirent les dernières paroles de cet extraordinaire conférencier s'adressant à des auditeurs d'outre-tombe. Mais ils avaient compris, sans doute, ces auditeurs étranges, car à partir de ce jour, aucun bruit ne se fit plus entendre dans les caves du château ni ailleurs.

Velléda cessa de parler.

Robert tout frémissant demeura longtemps sans répondre. Rêveur, anxieux, ne sachant plus trop lui-même dans quel chaos tourbillonnaient ses pensées, il éprouvait des sensations inexprimables. Il lui semblait que dans son organisme intellectuel s'opérait une sorte de dédoublement ; que d'un côté se détachaient et reculaient dans l'ombre son existence passée, ses convictions anciennes, ses préjugés, ses fausses appréciations de la vie... et que, de l'autre, dans une lumière azurée, glacée de teintes roses, apparaissaient des visions nouvelles, transparaissait un monde où tout était changé :

idées, jugements, croyances, aspirations et pressentiments. C'était comme si dans un océan de brumes opaques s'était entr'ouvert lentement un horizon d'aurore dont les perspectives reculaient, s'éclairaient de lueurs inconnues, en des profondeurs où son regard se noyait dans le rêve.

— Quelle scène fantastique venez-vous de me raconter là ! fit-il, enfin, tâchant de revenir à lui, de se ressaisir.

— Rien de fantastique, répondit Velléda, rien d'autre que la vérité... Puis, en lui jetant un de ces regards fascinateurs qui parfois jaillissaient de ses prunelles : Croyez ! lui dit-elle, avec une telle expression de physionomie et surtout une telle intonation « inentendue » qu'il en tressaillit des pieds à la tête, comme frappé d'une sorte de commotion électrique.

Ils se levèrent, rejoignirent Jacques et Hervé, puis rentrèrent au château où ils prirent congé de leurs hôtes.

— Eh bien, que penses-tu de cette journée? dit Jacques en se séparant le soir de son ami.

— Je pense... répondit lentement Robert, que les semailles sont faites.

CHAPITRE V

Germination

Le lendemain du jour où de si prodigieuses révélations avaient été faites à nos deux amis et à Robert tout particulièrement, Jacques reprit le cours de ses pérégrinations archéologiques.

Robert ne l'accompagnait que rarement. Il passait la plupart de ses journées, soit en promenades aux environs de Plogoff, soit en de longues méditations auxquelles il se livrait sur la plage même, tapi dans quelque anfractuosité de rocher, quand il ne se bornait pas à s'installer sur le balcon de sa chambre, où il lisait quelques-uns des livres que lui avait prêtés Velléda. Mais quelque intérêt qu'il trouvât dans ces ouvrages annotés, ça et là, par la main même de la jeune fille, il oubliait parfois de tourner la page et se perdait en d'interminables rêveries.

C'est que, plus que jamais, il éprouvait le besoin de s'isoler du monde extérieur, cherchant à se retrouver lui-même. Il faut croire que l'œuvre était ardue et complexe, car il ne se retrouvait pas toujours. Il sentait de plus en plus s'opérer en lui ce lent dédoublement de sa personnalité dont nous avons déjà parlé, et ce phénomène extraordinaire lui paraissait non pas seulement étrange, mais encore inquiétant et parfois presque douloureux. Il perdait alors la direction de lui-même. Son *moi* lui échappait; et c'était avec une sorte d'irritation et de révolte qu'il assistait, en dépit de lui-même, cette abdication de sa volonté, de son libre arbitre.

Comme le naufragé qui, pour échapper à la mort, s'est accroché à une épave qui le soutient sur l'eau, mais qu'il ne peut diriger n'ayant ni rame,

ni gouvernail, il s'en allait à la dérive, entraîné par un courant dont il ne connaissait pas la direction.

Eh bien ! quoi, se disait-il alors à demi-voix, sur quelle rive vais-je donc échouer ! Et il ne comprenait pas, le malheureux, qu'il était providentiel ce courant qui l'éloignait de la côte aride et déserte, pour le faire atterrir sur cette île charmante qui, là-bas, par delà les brumes, verdoyait et fleurissait au soleil.

Dans ces crises douloureuses, il lui revenait le regret d'avoir quitté Paris, d'avoir abandonné cette vie dont il avait souffert et qu'il avait prise en dégoût, mais au sein de laquelle, tout au moins, il se sentait chez lui et maître de sa destinée... Tandis qu'ici, sur cette terre inconnue où l'avait amené ce voyage malencontreux, s'effaçait toute vision raisonnable, au milieu de fallacieux mirages qui lui faisaient perdre, avec le sens de la réalité, le sens même de sa vie !

Et cependant — explique qui pourra ce bizarre phénomène — dans les accalmies qui succédaient à ses accès de colère, il éprouvait dans tout son être une détente qui le reposait et le charmait délicieusement. Ce qui mourait en lui, c'était le vieil homme ; mais il lui semblait qu'une figure amie surgissait et lui souriait du milieu des vapeurs où s'enfonçait et s'évanouissait le fantome de son passé. Sur les ruines qui l'entouraient, apparaissaient çà et là quelques fleurs dont les parfums lui montaient aux narines, un peu âcres, peut-être, mais singulièrement énergiques et réconfortants.

Et puis, tout cela se passait dans sa tête ; mais le cœur ne devait-il pas avoir aussi sa part dans ce drame intérieur ? Il intervenait donc parfois dans le monologue et donnait la réplique aux objurgations du cerveau.

Pourquoi, disait-il, regretter d'avoir fait ce voyage ? Ne l'avait-il pas amené au sein d'une famille charmante et cordiale qui l'avait, dès la première entrevue, accueilli comme un fils, comme un frère ?... A la vérité, il avait entendu des choses bien étranges ; mais qui les avait dites ; n'était-ce pas un noble et respectable vieillard, un jeune homme de grand caractère et de vaste savoir..., une jeune fille merveilleusement belle, sympathique, éloquente ? N'étaient-ils pas honorables entres tous, ces gens simples et bons qui ne rêvaient que l'amélioration de leurs semblables et la régénération d'une société superstitieuse, ignorante et courant aux abîmes ? Et quelle loyauté chez tous ! Cette Velléda n'était-elle pas l'incarnation de la générosité, de la pitié, de la tendresse ? Ces grands yeux si limpides pouvaient-ils mentir ; pouvait-il être faux l'éclat que jetaient ces diamants incomparables au travers desquels l'on pouvait lire jusqu'au fond de l'âme de celle dont ils révélaient la noblesse et la fierté ?

C'est en ces termes pompeux, enthousiastes, mais irréfutables en somme, que s'épanchait le cœur de notre ami Robert qui..., décidément converti, ne

regrettait plus alors, ni son Paris superficiel, ni cette existence égoïste et stérile où s'était écoulée sa vie entière. Aussi, est-ce sans émotion ni regret qu'il finit par jeter comme une fleur funéraire, sur le catafalque de ce monde agonisant, ses derniers souvenirs et son suprême adieu... Tandis que, sur l'autre bord de cette tombe, il entrevoyait, dans une vision lumineuse, des catégories de jeunes hommes, de jeunes femmes, tout un peuple régénéré qui, sous la conduite de Velléda, la belle prêtresse, s'acheminait vers les hauteurs, sous les rayons d'un nouveau soleil de justice, guide et flambeau d'une nouvelle humanité !

Velléda ! Velléda ! Ce nom magique revenait sans cesse sur ses lèvres. Durant les premiers entretiens qu'il avait eus avec elle, il n'avait écouté que l'éloquente révélatrice. Il n'avait regardé ni ses yeux dont la flamme fouillait sa pensée, ni sa bouche d'où sortaient tant de fières attestations. Mais maintenant que sa pensée ne se débattait plus sous les attaques d'une impérieuse et pressante argumentation, voilà que son cœur battait plus vite au souvenir de cette créature enchanteresse où la sibylle, décidément, faisait place à la femme.

(*A suivre*). ED. GRIMARD.

L'AUBERGE DES PETITS OISEAUX

Sous ce titre : *Contes pour Didi*, femme écrivain, pleine d'esprit et au grand cœur a composé un manuscrit des plus intéressants, dont les récits peuvent servir à l'éducation et à la moralisation des jeunes lecteurs ; le *castigat ridendo mores*, cette devise de Santeul, peut être appliquée à chacun des contes que *Mme Blanche Sari-Flégier* a édifiés pour les intelligences de nos chers petits enfants, car, en vérité, ils corrigent les mœurs, en riant.

Parmi nos abonnés, sans doute, une autre belle âme s'unira à celle de l'auteur et la secondera, pour éditer les *Contes à Didi* ; ce serait une bonne action, que celle qui tendrait à développer l'entendement de la nouvelle génération, pour lui donner le vrai sens de la solidarité et de l'amour.

Puisse notre appel être entendu.

P.-G. LEYMARIE.

Ecrire pour les enfants, nous a toujours paru une mission douce, mais bien délicate... et si, longtemps, nous avons hésité, c'est que la tâche est peu facile.

Cependant, devant la dégénérescence morale qui affecte notre pays, et dont rien ne préserve l'enfant, dès ses années les plus tendres, nous avons pensé qu'il était du devoir de l'écrivain d'essayer d'en combattre les mauvais effets.

Certes, les livres pour la jeunesse ne manquent pas ; il en est même de forts brillants ; mais nous avons eu le regret de constater que, la plupart d'entre eux, ne traitent que de la science, qu'il lui sera loisible d'apprendre quand l'heure des sérieuses études aura sonné.

Nous croyons qu'il serait plus utile, avant toute chose, de lui enseigner l'amour de Dieu ; de lui montrer Dieu comme l'auteur de cette création sublime dont nous sommes les témoins et les participants ; les spectateurs et les acteurs ; grande œuvre à laquelle nous collaborons tous : jeunes et vieux, humbles et puissants, dans la mesure de nos moyens, avec les idées, vraies ou fausses, que l'on nous a inculquées dès nos premiers ans.

Il est triste de constater que, chez les jeunes générations, la croyance en Dieu, en l'immortalité de l'âme, la charité, le respect de la famille, l'amour du Prochain, l'horreur de l'Egoïsme — cette plaie hideuse de la société — sont choses absolument négligées ; sont mises en dehors du programme de leur instruction. Et il semblerait, à voir le soin que l'on a de les écarter, que non seulement on les considère comme inutiles, mais comme dangereuses même.

Cependant, n'est-ce pas par suite de cet esprit nouveau qui laisse l'enfant sans appui, sans réconfort moral, dès ses premières douleurs d'âme, qu'il flotte, comme une nef désemparée, sur cet Océan de la vie, si semé d'écueils, et vers lesquels le poussent, fatalement, ses vices ou ses passions, lorsque plus tard, ils s'éveillent, d'autant plus impérieux, que nul frein n'en a modéré le premier et invincible élan ?

Nous reconnaissons volontiers que les auteurs qui écrivent pour le jeune âge, observent, rigoureusement, toutes les lois de la morale ; il est à remarquer cependant, avec quelle bonne grâce ils se sont soumis au nouveau mode d'éducation qui consiste à ne parler à l'enfant que de science, d'héroïsme, de vertu, sans jamais lui nommer le puissant moteur qui met l'âme en mouvement : Dieu !

Leurs ouvrages, malgré leurs qualités remarquables, leur érudition, leur magie de style, laissent à désirer, selon nous, au point de vue moral, parce qu'ils ne fécondent pas la pensée du jeune être qu'ils doivent instruire et former.

Si l'on montre, à l'enfant, les merveilles de la création, les beautés de la nature, et qu'on lui taise le nom du créateur de toutes ces beautés, de toutes ces merveilles, il ne s'y intéressera que superficiellement ; il regardera la nature d'un œil curieux mais non ému... si on lui exalte la vertu sans lui révéler la satisfaction d'âme qui doit d'abord en être la résultante, puis la récompense future qu'il doit en tirer, on n'excitera pas, en lui, le goût de la pratiquer, puisque toute vertu découle d'un sacrifice personnel, d'une abnégation de soi-même, d'une souffrance... Si on lui montre la vie sans lui en

expliquer le but véritable, la grandeur, sans lui dire que les rouages de l'existence — que nous dénommons, à tort, Fatalité — que nos déceptions, nos humaines misères, ne sont que les conséquences de nos existences antérieures, la rançon à payer que nos propres actions déterminent elles-mêmes, et non l'effet d'un hasard aveugle et cruel, la vie apparaîtra plus tard, à l'enfant, comme une calamité, une farce lugubre, un bagne d'où il cherchera, bien souvent, à s'évader par le suicide ; si on le lance sur la voie douloureuse, qu'on lui montre au moins, au bout du chemin, l'immortalité promise à ses efforts pour atteindre à la vérité : efforts qui lui assureront l'éternelle victoire !

Pourquoi veut-on qu'il écoute la voix du Bien plutôt que celle du Mal, si l'on n'établit entre le Bien et le Mal qu'une barrière qui sera toujours branlante, tant qu'elle ne reposera pas sur la ferme croyance en Dieu ?

Nous estimons donc qu'il est du devoir de l'écrivain, de songer à tous ces jeunes êtres sans défense, qu'un rien peut précipiter dans le Mal qui nous sollicite sans trêve, et qu'un rien aussi peut attirer vers les hauteurs où le Bien réside et nous appelle à lui.

Nous n'avons pas cru devoir proscrire le merveilleux dans nos récits, parce que nous avons pensé que le merveilleux, ayant le don de séduire les jeunes esprits, fixerait mieux leur attention sur les altitudes de la pensée humaine: altitudes vers lesquelles on monte par ces radieux degrés qui sont : la Foi, l'Espérance et la Charité.

Le moyen le plus sûr pour leur en faciliter l'ascension, n'est-il pas de leur révéler que l'âme est immortelle... qu'elle est une divine étincelle échappée de cet ardent foyer d'amour qu'est Dieu ; et que, venue de Lui, elle retourne à Lui, lorsque au cours du séjour qu'elle fait ici-bas, elle a réalisé le suprême vœu de son Créateur : faire le bien ?

BLANCHE SARI-FLÉGIER.

L'AUBERGE DES PETITS OISEAUX.

Tu me demandes des histoires, mon cher Didi... volontiers, je veux satisfaire ton enfantin désir.

Celle-ci, te démontrera que nous devons, petits et grands, toujours prendre soin des créatures de Dieu, quelles qu'elles soient, et pour infimes qu'elles nous paraissent ; c'est pour nous un devoir que nous devons remplir, toutes les fois que nous le pouvons.

Maintenant, écoute-moi, je commence.

Lorsqu'elle était venue au monde, la petite fille de Monsieur et de Madame Bréval, elle était si fraîche et si mignonne, sa peau avait de tels reflets de satin, qu'on la baptisa : Rose-Blanche.

Ses parents qui l'adoraient, la trouvèrent docile à leurs bons conseils ; attentive à leur plaire ; et, bien rarement, ils eurent à lui adresser le moin-

dre reproche, tant elle était bonne, prévenante, obéissante, studieuse, et aimable pour tout le monde.

Rose-Blanche aimait beaucoup les fleurs, mais elle raffolait des oiseaux.

Et lorsqu'elle allait, au moment des vacances, chez sa grand'mère maternelle, au château de la Grande-Tour, elle passait une partie de ses journées à admirer les unes ; à écouter les autres chanter sous les feuilles ; à regarder voler, dans les vertes allées, tous les beaux insectes aux ailes transparentes et diaprées.

Elle était aussi la petite amie des cygnes du lac ; des poules de la basse-cour ; des tourterelles, des ramiers, des pigeons, qui roucoulaient dans les grands arbres du parc.

Tous, pigeons, tourterelles, ramiers, poules, canards, oies, dindons, pintades, moineaux, pinsons, fauvettes, chardonnerets, etc., la reconnaissaient et la suivaient ; attendant, et sollicitant, par des cris joyeux, les grains de maïs, de blé, de chenevis, de millet, qu'elle leur distribuait à pleines mains.

Aussi, était-ce un véritable chagrin pour Rose-Blanche, quand il lui fallait quitter sa chère grand'mère, ses chers oiseaux, ses belles fleurs, et les radieux papillons !

Ses parents habitaient à Paris un hôtel assez vaste, situé dans un quartier tranquille, avec un immense jardin derrière, sur lequel s'ouvrait la fenêtre de sa petite chambre tendue de blanc et de rose.

La chère mignonne avait encore le plaisir d'y retrouver des oiseaux... mais ce n'était plus les gais pinsons, les jolies mésanges au front bleu, les verdiers bavards, les gracieuses fauvettes, les chardonnerets à la tête rouge... ce n'était que des petits moineaux, des *pierrots* comme on les appelle à Paris... car les autres espèces ne viennent pas dans les villes, et préfèrent à leur bruit, à leur tracas, la douce et fraîche solitude des grands bois, la tranquillité des vastes propriétés situées en pleines terres.

Toutefois, Rose-Blanche s'en contentait ; et le matin, dès qu'elle était habillée, elle allait embrasser son cher père, sa chère mère, puis, venait vite ouvrir sa fenêtre lorsqu'il faisait beau, ou restait derrière les vitres quand la température était froide, et disait bonjour à ses bons amis les oiseaux qui accouraient aussi pour lui souhaiter la bienvenue, et sautaient, piaillaient à qui mieux mieux sur le rebord de la fenêtre, semblant lui dire dans leur joli langage d'oiseaux : — Rose-Blanche ! Le soleil est levé ! bonjour, notre bonne petite amie ! n'oubliez pas le déjeuner de vos oiseaux !

Et Rose-Blanche, en souriant, leur jetait des poignées de grains, et les miettes de ses brioches.

Un matin, qu'elle était à sa fenêtre, une jeune *maman-oiseau* qui l'avait

vue s'intéresser à ses deux petits, vint la remercier et lui raconter son histoire.

Tandis que l'enfant s'accoudait à sa fenêtre, la mignonne bestiole, après avoir tournoyé un instant, s'était posée sur le rebord du balcon, et regardant Rose-Blanche lui dit :

— Bonjour !

Etonnée d'entendre parler l'oiseau, la petite fille l'appela avec un geste caressant ; et aussitôt, il s'approcha d'elle en lui disant :

— Veux-tu que je te raconte mon histoire ?

— Je veux bien ! fit Rose-Blanche de plus en plus étonnée.

Alors l'oiseau commença :

— Le Printemps dernier, il faisait encore bien froid... la neige (chose rare heureusement en cette saison) avait mis son blanc manteau d'hermine sur le grand Paris. Le bois brûlait dans beaucoup de cheminées, mais, hélas, la chaleur n'en parvenait pas jusqu'aux pauvres oiseaux grelottant dans leurs trous... et nous avions beau, avec mon *mari-moineau*, étendre nos ailes sur nos deux petits, nous ne pouvions arriver à les réchauffer, tant le froid était vif.

La neige continuait à tomber... et ses gros flocons, parfois, s'arrêtaient même sur les bords du nid.

Avec le mauvais temps, mouches, vermisseaux, insectes étaient morts. La neige recouvrait tout. Et les enfants qui s'en vont, quand il fait bon soleil, jeter aux oiseaux du pain dans les jardins publics et les squares, restaient, eux aussi, près de leur mère, dans les maisons bien chaudes.

Le papa, parfois, quittait le nid, et s'envolait sur les toits voisins, dans l'espérance d'y trouver quelque chose à rapporter à la famille.

Hélas, un matin, tandis qu'il furetait sur les ardoises d'une maison du quartier, un gros chat noir qui le guettait, sauta sur lui, et l'emporta dans le coin d'un grenier où il le croqua sans le plumer.

Toute l'entière journée, toute l'entière nuit, j'attendis en pleurant sur le sort de mon tendre ami dont la perte si cruelle pour moi, l'était encore plus pour mes chers petits qui avaient tant besoin de chaleur.

Et le lendemain, comme, pressés par la faim, ils criaient... je me décidai à sortir du nid, priant Dieu de me faire trouver, au plus tôt, la pâtée de mes pauvres orphelins.

Je voletai de toit en toit ; de cheminée en cheminée ; et, à bout de forces, je me reposai un moment sur le dôme des Invalides.

J'étais exténuée... Je ne me tenais qu'à grand peine sur le dôme tout blanc de neige.

Enfin, je fermai les yeux en poussant un cri, et tombai dans le jardin où un vieil invalide émiettait du pain à de pauvres oiseaux affamés comme moi.

Bien que tous eussent grand faim, ils eurent pitié de ma détresse, et me laissèrent emporter la petite provision destinée à faire vivre mes chers petits.

Mais, ô douleur, quand je revins au nid, tenant précieusement dans mon bec le pain que j'avais ramassé loin, bien loin... si loin que mes ailes en étaient harassées, je trouvai les deux pauvres petits presque morts de froid.

Je mangeai précipitamment quelques miettes, afin de me donner un peu de forces, et j'étendis sur eux mon manteau de plumes.

Enfin, leur ayant communiqué un peu de chaleur, je leur préparai la *becquée*, et j'eus le bonheur de les rappeler à la vie.

Puis, le bon soleil de mai fut bientôt de retour.

Cela nous ragaillardit tous, et nous résolûmes de changer de quartier, car celui où nous perchions n'évoquait que de trop tristes souvenirs.

C'est alors que Dieu permit que nous dirigions notre vol de ce côté.

L'hôtel tranquille, avec son vaste jardin nous plut.

Et bien nous en prit, ajouta la *maman-oiseau* en faisant une gracieuse révérance à Rose-Blanche, car, depuis, grâce à vous, nous sommes à l'abri de la faim !...

Rose-Blanche eut un doux sourire. Elle tendit à l'oiseau son doigt menu pour qu'il y grimpât.

La jolie petite bête ne se fit pas prier. Et l'enfant, ravie, baisa et rebaisa les fines plumes noires de sa tête.

— Tu vois, dit l'oiseau, ces deux gentils *pierrots* qui sautillent en bas sur le sable de la grande allée ? Ce sont mes deux petits. Ils ont grandi et sont les plus ardents à te chérir... ils appellent ta maison, l'Aub...

Mais l'oiseau ne put achever.

Madame Bréval venait chercher sa fille pour aller à la promenade, et Rose-Blanche dut quitter la petite *maman-moineau*, sans en savoir plus long.

Or, le lendemain matin, en ouvrant sa fenêtre, elle eut une douce surprise.

Sur une large feuille de platane, qu'ils avaient entourée de délicates fleurettes roses et blanches, les deux petits de la *maman-moineau* avaient écrit avec leur fine patte ;

Rouges-gorges, passereaux,
Venez du fond des bois, ou des bords bleus des eaux,
Chez la bonne Rose-Blanche !
Plus vous n'aurez besoin d'aller de branche en branche...
Car on a du pain sur la planche,
A l'auberge des Petits Oiseaux !

— Mais, me diras-tu, mon cher Didi, les oiseaux ne parlent pas... comment croirai-je à la vérité de cette histoire ?

— Les animaux, en effet, mon cher enfant, n'ont pas l'usage de la parole; mais ils ont un langage particulier que nous n'entendons point; qui leur permet, cependant, de se comprendre et de communiquer entr'eux.

Ils possèdent, aussi, une mimique assez expressive pour traduire, à l'homme, leurs sentiments de reconnaissance ou de crainte, suivant qu'ils en ont reçu des marques de bonté, ou que, par suite d'un oubli impardonnable des lois de l'humanité, ils en ont été traités avec barbarie, avec cruauté.

Le langage que je prête à l'oiseau, en ce conte, est, certainement, celui qu'il aurait tenu à Rose-Blanche, s'il avait pu, en notre langue, lui exprimes ses remerciements.

Je t'en ai fait, ici, la traduction, afin que ton âme, si jeune encore, apprenne combien est douce la satisfaction que l'on épreuve quand on a fait le Bien.

Ce sont les bonnes actions qui nous aideront à mériter la récompense éternelle que Dieu a promise à nos efforts, et qu'il nous accordera, quand la mort, brisant le lien qui nous retient sur la terre, nous ouvrira les champs de l'Infini où ce Dieu, père si tendre, nous attend.

Sois donc, mon cher enfant, plein de bonté pour les animaux, plein de bonté pour tes semblables qui sont tes frères en Dieu.

Songe que rien n'est inutile; que l'être le plus infime de la création remplit le rôle que le Créateur lui a assigné ici-bas; et que tout concourt à la conservation, à la beauté du magnifique Univers, ce domaine de l'homme que, dans sa générosité, Dieu lui a donné pour qu'il y exerce la Bonté, la Justice, l'Amour, et la Vertu.

Grave donc, en ta tête blonde, ces dernières paroles:

N'effeuillez pas la fleur... ne tuez pas l'oiseau. .
Laissez le papillon voler, libre, en l'espace...
Oh! n'écrasez jamais l'humble fourmi qui passe
Et peine sous le poids de son trop lourd fardeau...
Laissez la libellule effleurer le roseau...
Et le crapaud rêver au fond d'une crevasse...
L'abeille revenir a la ruche, bien lasse,
De l'odorant butin fait sur le vert coteau...
Laissez le moucheron s'ébattre sur les roses...
La chenille passer par ses métamorphoses,
Et devenir le bel insecte sablé d'or...
Laissez chaque animal ramper, ouvrir ses ailes...
Et ne semez, mortels, ni le deuil, ni la mort,
Sur ce que Dieu créa de ses mains immortelles.

BLANCHE SARI FLÉGIER.

LES COTÉS OBSCURS DE LA NATURE

OU : FANTOMES ET VOYANTS.

par MISTRESS CROWE, traduit de l'anglais par Z. (1)

A l'époque déjà éloignée où fut écrit cet ouvrage (plus d'un demi-siècle, nous dit le colonel de Rochas, sous les auspices duquel la traduction a été faite), le spiritisme, ses théories, sa doctrine, son nom même, quoique bien près d'apparaître n'existaient pas encore. On était à la veille des manifestations d'Hydesville. Toute histoire « d'apparitions » était taxée par les uns de légende à faire peur aux enfants, par les autres de superstition grossière, issue de l'ignorance dans les cerveaux primitifs, mais dont la science avait fait bonne et définitive justice. Les morts étaient, croyait-on cette fois, bien et définitivement endormis de sommeil éternel, et les revenants réduits à la poussière d'où nous sortons et d'où l'imagination populaire les avaient malencontreusement tirés.

Mais les revenants avaient comploté de revenir, et les morts de sortir de leur sommeil. Les Esprits s'agitaient. Avant d'attirer l'attention par les coups légers ou violents qui signalent leur présence de nos jours, un réveil des idées se préparait. Il fallait qu'un lien s'établisse entre la foi aveugle du passé et la croyance, basée sur les faits de l'avenir, à travers notre siècle de négation et d'incrédulité. Il fallait que, sous l'impulsion spirituelle, des chercheurs patients et courageux recueillissent les faits les plus significatifs dans les annales du passé, et que, par le livre, un pont fut jeté entre la légende d'hier et l'histoire de demain.

Mistress Crowe fut cet esprit chercheur et courageux, choisi par les Esprits. Son livre est le trait-d'union entre le passé et l'avenir. Comme Andrew Jackson Davis, Mistress Crowe est un précurseur et de là, le haut intérêt qui s'attache à son ouvrage.

Les récits qu'elle nous offre ne sont pas un entassement confus de contes à ne pas lire avant de s'endormir, c'est une suite de faits, de documents, la plupart du temps bien vérifiés, présentés dans un ordre rationnel, et de nature, non pas seulement à impressionner, mais surtout à faire réfléchir et chercher.

Elle nous montre successivement l'esprit humain acquérant une indépendance graduelle, d'abord dans le rêve où s'il s'élève jusqu'a la faculté de clairvoyance et de prophétie, puis dégagé du corps dans les « doubles » « doppelganger » en Allemagne ; « wraiths » en Ecosse, qui caractérisent l'action des vivants sur les vivants ; et par une transition naturelle nous amène ainsi à la possibilité d'admettre les « apparitions » des morts et les

(1) Grand in-8 sur beau papier ; 5 francs, avec le port 6 francs.

cas de « possession », pour terminer par les « maisons hantées » et les « Poltergeist » ou « Esprits tapageurs » des Allemands.

Je le répète, ce n'est pas un entassement de faits indigestes. Avec le soin d'un esprit scrupuleux, Mistress Crowe s'est attaché à vérifier les sources où elle puisait ses renseignements, et nul ne peut se soustraire à l'impression profonde que laissent les récits si bien attestés des événements qui se sont passés, notamment à Willington, près Newcastle en 1847 ; dans la prison de Weinsberg en 1835, où la justice, les autorités et les médecins vérifièrent les phénomènes et en laissèrent des rapports ; en 1806, au château du prince de Hohenlohe, en Silésie ; et pour ne citer que quelques cas saillants parmi la multitude de ceux qui sont présentés, celui de William Briggs, aux Etats-Unis, en 1790, corroboré par un jugement du tribunal du Comté ; celui de la princesse Anne de Saxe, qui est inscrit dans les annales du duché de Saxe-Cobourg; celui de la Dame-Blanche légendaire qui apparut en 1628 dans le château de Berlin ; l'apparition d'une autre princesse de Prusse à Neuhausen en Bohème ; celle de Neckarsteinach en 1827, attestée par toute la population d'une ville et ses magistrats, etc., etc.

Notons que tous ces faits furent spontanés et non provoqués, qu'ils ont été constatés par de nombreux témoins, et qu'on ne peut invoquer pour leur explication ni l'hypothèse de l'hallucination, ni celle de l'action inconsciente, que l'on fait si volontiers intervenir dans les séances spirites, ni la suggestion, ni les mille autres théories plus ou moins scientifiques, derrière lesquelles les aveugles volontaires de nos jours cachent la détresse de leurs arguments.

Mais si, dans le livre de Mistress Crowe, nous sommes hautement intéressés par le choix judicieux des faits qui y sont rapportés, nous ne pouvons que nous étonner, et admirer peut être encore davantage, la lucidité extraordinaire de ses aperçus philosophiques en ce qui concerne la cause de ces faits et les réflexions qu'ils suggèrent. On croirait parfois qu'elle a devancé par une vue claire de l'avenir, et les hypothèses futures, et la connaissance des principes généralement admis de nos jours.

« La seule manière d'arriver à quelque lumière dans une recherche de cette nature, dit-elle, où notre intelligence nous sert si peu, est de la commencer avec la conviction que, ne sachant rien, nous ne devons rejeter aucune des preuves qui peuvent nous être offertes, sans les avoir consciencieusement passées au crible, et avoir démontré qu'elles étaient sans valeur. De ce que les faits sur lesquels notre attention est attirée nous paraissent absurdes et incompatibles avec les idées que nos intelligences ont pu forger, il ne s'ensuit pas que cela doive nous arrêter le moins du monde dans nos investigations... Cela étant, je crois que les temps sont mûrs pour attirer l'attention sur ces choses... »

Et plus loin, en parlant des gens du monde : « Ils ont peur de cet épouvantail : la superstition, épithète si commode à attacher à tout ce que nous ne croyons pas nous-mêmes. Ils oublient que personne n'a le droit d'appeler superstitieuse une croyance, jusqu'à ce qu'il soit prouvé qu'elle n'a aucune base. Personne de vivant ne peut affirmer qu'il est impossible aux morts de revenir ; tout ce que l'on peut dire est que l'on n'y croit pas »...

« Il faut se rappeler qu'un seul fait bien prouvé de l'apparition d'un mort n'aurait pas seulement un effet bienfaisant, mais serait la preuve bien démontrée de la plus profonde de nos intuitions, la vie future... Il faut se rappeler que toute découverte d'erreur ou de tromperie n'a aucune valeur positive dans l'argumentation, sauf en ce qui regarde la circonstance spéciale où il a été observé. »

« Il y a une tendance générale, l'impression passée, à penser qu'on a pu être trompé, et quand il n'y a pas de communication ou de circonstance rendant cette conviction inadmissible, il n'est pas difficile de se la créer ou du moins de douter assez pour ôter toute valeur au fait... »

« Je ne me propose pas, en traitant des phénomènes en question, de les considérer comme surnaturels : je suis persuadée au contraire qu'ils seront un jour strictement renfermés dans les bornes de la science. »

Ne croirait-on pas que ces pensées ont été écrites par des spirites de nos jours, et qui de nous, en réfléchissant à divers cas spéciaux, n'en a eu de semblables, et n'a éprouvé la vérité de toutes ces idées.

Le livre de Mistress Crowe est l'introduction obligée aux faits spirites ; il ouvrira la route au novice, et confirmera l'initié dans des convictions, que la pratique et la théorie actuelle ébranlent parfois, en lui montrant les appuis que se prêtent mutuellement le passé et le présent.

G. B.

Nous lisons dans le *Light*, d'avril 1900 :

Notre but en signalant ce livre (publié en 1848), n'est pas tant de le commenter que de mettre en lumière une traduction de cet ouvrage qui a paru, cette année, en français, sous le titre : *Les côtés obscurs de la nature*. On ne nous dit pas quel en est l'auteur, mais c'est un plaisir de constater que cette traduction est facile à lire, très claire, n'a rien qui frise le mot à mot machinal...

La préface du colonel de Rochas est courte mais admirable. En quelques lignes, dignes de la plus sérieuse attention, il nous démontre la nécessité d'étudier soigneusement les faits. Nous devons, nous dit-il, les examiner *en masse*, si nous voulons arriver à une conclusion exacte regardant les lois qui gouvernent les phénomènes psychiques. La certitude ne s'obtient

qu'après l'analyse complète d'une grande quantité de faits, minutieusement comparés entre eux. C'est grâce à cette méthode que nous aurons un aperçu véritable des causes qui les gouvernent, que nous pourrons distinguer ce qui est constant de ce qui est accidentel...

Il est satisfaisant pour nous de voir répandre cette littérature en France, sous la direction du colonel de Rochas, étant donné le besoin pressant où nous sommes de travailler avec intelligence. Nous ne savons pas si « *Les Côtés obscurs* » est le premier volume paru de cette collection, mais nous lisons, sur la première page, qu'il fait partie d'une collection des meilleurs ouvrages étrangers relatifs aux sciences psychiques, traduits et publiés sous la direction du colonel de Rochas.

OUVRAGES ET JOURNAUX ÉTRANGERS; CONFÉRENCES

Le livre des Esprits d'Allan Kardec, traduction portugaise, 6e édition, Maison portugaise (casa portugueza) 139, rua de São Roque, Lisbonne.

Nous avons reçu la 5e édition de la traduction en portugais du « Livre des Esprits » d'Allan Kardec. C'est avec le plus grand plaisir que nous l'avons parcouru. Nous sommes heureux d'offrir ici au traducteur et à l'éditeur le témoignage de notre satisfaction. A tous les points de vue ce travail est digne du Maître. L'impression, sans être luxueuse (ce qui n'était pas nécessaire) est tout à fait élégante et soignée. Quant au traducteur qui, dans sa modestie, n'a pas signé, ce n'est pas à lui, certainement, qu'on pourrait appliquer le dicton italien : *traduttore, traditore* (tout traducteur est un traître) : sa langue, toujours correcte, toujours élégante et simple est tout à fait digne de celle d'Allan Kardec. Bref il est facile de voir qu'on a travaillé de part et d'autre avec amour à cet ouvrage et nous sommes heureux de le constater.

Nous voyons avec non moins de plaisir que le « Livre des Esprits » ait atteint déjà sa 5e édition dans les pays de langue portugaise. C'est là une preuve de la grande diffusion de nos doctrines. Quoique répandu sur d'immenses territoires, en Europe, en Amérique, en Afrique et en Asie, le portugais n'est pas parlé par un nombre d'hommes très grand. En outre ceux qui ont une instruction réelle dans ces pays sont encore une minorité. Il en résulte que les œuvres d'Allan Kardec sont entre les mains d'à peu près tous les hommes de langue portugaise ayant reçu une haute instruction. L'œuvre de régénération morale et religieuse par le spiritisme fait parmi eux d'immenses progrès. C'est ce que démontre encore un autre ouvrage, dont nous allons dire un mot maintenant.

Rome et l'évangile (études philosophico-religieuses, théoriques et pratiques faites par le Cercle spirite-chrétien de Lérida).

Cet ouvrage de notre vieil ami D. José Amigo y Pellicer vient d'être traduit aussi en portugais. C'est la maison Carlos Linto et Cie (Pelotas, Porto-Alegne, Rio Grande, *province* ou mieux, pour être moderne, *état* de Rio Grande do sul, Brésil) qui l'a édité.

Quoique cet ouvrage espagnol soit probablement connu de beaucoup de nos lecteurs, car il a paru déjà depuis pas mal de temps, nous allons quand même donner une idée de son plan et des sujets dont il traite. C'est un travail dans le genre de ceux de Léon Denis qui ont ici un si grand et si légitime succès. Il est divisé en trois parties. Dans la première nous voyons la *raison humaine à la recherche de la foi.* L'auteur (qui écrit pour les Espagnols, ne l'oublions pas), s'attache dans cette première partie à déblayer le terrain. Le catholicisme est encore tout-puissant là-bas ; il pèse sur les âmes d'un poids énorme ; il cultive l'ignorance comme une plante précieuse et ses foudres font encore trembler. Il était donc indisponsable de montrer aux simples ses inconséquences, ses sottises, ses monstruosités. C'est ce que fait l'auteur en une langue alerte, un peu emphatique peut-être, mais bien appropriée au tempérament des populations auxquelles il s'adresse.

La deuxième partie a pour titre : *la Raison et la Foi éclairées par la Vérité.* C'est en quelque sorte un cours de spiritisme pratique.

Cette deuxième partie est complétée par un très grand nombre de communications spiritiques obtenues par le Cercle de Lerida pendant les années 1873-1874. Ces communications sont signées de noms prestigieux : Luculus, Fénelon, Moïse, Saint Paul, Marie, Victor évêque, Saint Jean, Saint Augustin, etc. Voici, par exemple, ce que disait Fénelon en juillet 1873 :

« Le christianisme romain n'est pas le christianisme établi par Jésus-Christ et prêché par les Apôtres et les Pères des premiers siècles de l'Eglise ; c'est un rameau détaché du grand tronc du catholicisme, rameau déjà presque entièrement desséché, parce qu'il a perdu l'élément essentiel de la vie — la sève de l'humilité et de l'amour. Parce que les bergers n'ont pas eu soin, comme ils le devaient, de leurs brebis, parce qu'ils ont cherché l'ombre et le frais, le troupeau erre à l'aventure, harassé de fatigue et étouffé par la chaleur, à la recherche d'une source cristalline qui puisse réparer ses forces et raviver ses espérances ».

La troisième partie, intitulée *le Spiritisme dans les livres sacrés*, montre à l'aide de citations nombreuses et bien commentées que la révélation spiritique n'est pas nouvelle. Tout ce que disent aujourd'hui les esprits a été dit jadis. Mais les hommes sont venus qui ont troublé la limpidité première de

la source, au point qu'il n'était plus possible pour personne de rien apercevoir de clair dans ses eaux.

Bref la pensée qui a conduit à la traduction en portugais de cet excellent ouvrage de propagande, est tout à fait digne d'éloges.

L'œuvre de José Amigo sera pour les Portugais ce qu'elle a été pour les Espagnols : un clair et chaud rayon de soleil au milieu des brouillards et de la nuit.

Notre ami M. T. Falcomer, professeur de droit à l'Université d'Alexandrie (Italie) est un ardent propagandiste. Il ne laisse échapper aucune occasion d'annoncer la bonne nouvelle, par la parole ou par la plume. Il a donné à Gènes, à l'Association des Employés, deux conférences qui ont fait sensation, la première sur « la Télépathie entre les vivants » et la deuxième sur « la Télépathie entre les vivants et les morts ». Le « Caffaro » dans son supplément du 24 février, résume la deuxième et en parle dans les termes les plus élogieux.

« Le sympathique conférencier, dit le « Caffaro », auteur de nombreux travaux de psychologie expérimentale, justement appréciés même à l'étranger, est un membre de cette inappréciable Société anglaise des Recherches psychiques, qui par la valeur de ses membres et par l'autorité de ses investigations, a fait faire un pas de géant à la science psychologique d'aujourd'hui ». « Dans la présente conférence M. T. Falcomer a su donner à une exposition exclusivement scientifique une expression si claire et si facile que son auditoire, aussi nombreux que choisi, a pu le suivre avec le plus vif intérêt dans des questions si importantes, touchant de près au problème passionnant bien énoncé et brièvement par ces mots : *ce que nous sommes, d'où nous venons, où nous allons* ». En terminant notre ami a dit que le Spiritisme et la Télépathie entre incarnés et désincarnés procure au chercheur les plus grandes satisfactions ; puis il a préconisé la fondation d'une grande « Société italienne de Recherches psychiques ».

Quelques jours après ces conférences, l' « Avvisatore della provincia » d'Alexandrie a publié un article de notre ami en le faisant précéder de ces mots : « Nous sommes tout à fait heureux d'offrir à nos lecteurs un article du professeur Falcomer sur le conflit spiritualiste qui est de toute première importance, quoique insuffisamment observé ».

L'analyse de ces conférences ou de cet article, destinés l'un et l'autre au grand public encore tout à fait ignorant de ces choses, n'apprendrait rien à nos lecteurs. Relevons, cependant, dans l'article, deux petits faits au moins piquants. Des expériences médiumniques étaient faites en présence du Tsar; soudain le médium fut lévité et vint poser ses deux pieds sur les épaules du souverain : « C'est la première fois, s'écria Aksakof, que l'Empereur se trouve sous les pieds de quelqu'un! ». Plus loin l'auteur rapporte qu'un de

ses amis tient de bonne source que le Pape est personnellement favorable au spiritisme.

Le chef de l'Eglise croit qu'il y a là un monde à explorer. Mais il se tait à cause de l'opposition irréductible des Jésuites.

De « Walla-Walla, Massachusetts, Etats-Unis, M. Isidore Plaquet nous a adressé deux brochures de lecture très intéressante, bien que n'ayant pas un rapport immédiat avec les questions dont nous nous occupons. La première intitulée : l'*Apostasie de l'Amérique* (*Columbia's Apostasy*) est un recueil de poésies et autres compositions, toutes destinées à mettre en lumière le crime que commet l'Amérique en ravissant aux Philippins leur liberté. Hélas ! Il est à craindre que le crime ne soit perpétré quand même.

La seconde a pour titre *Terre libre* (*Free Land*) et se propose d'étudier les remèdes à la pauvreté involontaire, à l'inquiétude sociale, et aux maux du travail. Son auteur est John R. Rogers, gouverneur de Washington.

Le dimanche, 20 mai dernier, a eu lieu à la salle de la Société d'agriculture, une conférence sur *le spiritisme et les savants* par M. GABRIEL DELANNE. Comme à toutes ses conférences, l'orateur a eu un grand succès et un très nombreux public.

ESSAI D'UNE BIBLIOGRAPHIE MÉTHODIQUE

ET RAISONNÉE DE LA SORCELLERIE ET DE LA POSSESSION DÉMONIAQUE

Pour servir de suite et de complément à la *Bibliotheca Magica de Grœwe*, aux Catalogues Sepker, Ouvaroff, d'Ourches et Guldenstubbe, S. de Guaïta et aux divers travaux partiels publiés sur la matière, par R. YVE-PLESSIS.

Un volume grand in-8°, de 255 pages, avec 7 grandes gravures hors texte reproduisant des scènes de Sorcellerie d'après des estampes de la Bibliothèque nationale. Tiré à 500 exemplaires numérotés : Le volume et l'album. Net : 10 francs. Plus dix exemplaires sur véritable Hollande de Van Gelder Zonen, avec double suite des planches (noir et sanguine) : Net : 20 francs.

Nous ne pouvons mieux rendre compte de cet ouvrage qu'en reproduisant la préface écrite par le colonel de Rochas.

PRÉFACE

Monsieur, Vous m'avez fait l'honneur de me demander une préface pour votre Bibliographie des ouvrages français, relatifs à la Sorcellerie et à la Possession démoniaque. Je dois vous avouer que, malgré mon désir de vous être agréable, mon premier mouvement a été de me récuser en invoquant mon incompétence sur ces matières.

Depuis l'époque déjà lointaine où j'ai commencé à m'occuper des phénomènes psychiques, je me suis borné à étudier les liens qui les rattachent aux phénomènes physiques et à chercher à définir la force qui les produit, en faisant agir sur elle les autres forces déjà connues. En ne m'avançant ainsi que pas à pas, je suivais une

méthode qui m'était familière et j'espérais faire œuvre plus utile qu'en voulant trop tôt élargir mon horizon ; il me semblait, en effet, que mes travaux seraient moins suspects à la science officielle si j'évitais d'aborder les régions nébuleuses où se développent ce qu'elle appelle les *divagations de l'esprit humain*.

Mais, de ce que ces *divagations* ne cadrent pas avec ses théories, s'ensuit-il qu'elles ne méritent pas l'examen du philosophe ou, tout au moins, du médecin ? Ne sont-elles point des faits et toutes les sciences sont-elles autre chose que des recueils de faits ? Bien plus ! si l'on doit mesurer leur importance au rôle qu'elles jouent dans l'histoire de l'Humanité, en est-il beaucoup de plus considérables que celle dont vous nous donnez l'idée rien que par le sommaire de vos sept chapitres ?

Dans l'antiquité, on appelait *Démons* tous les êtres invisibles, bons ou mauvais, depuis les intelligences obscures qui président aux phénomènes naturels, comme les faunes et les naïades, jusqu'aux Dieux les plus élevés. Les anciens philosophes, y compris le matérialiste Démocrite et Héraclite dont les positivistes n'ont fait que raviver les doctrines, enseignaient que ces êtres étaient formés d'une matière subtile, tout à fait analogue à la substance fluidique constituant l'âme humaine à laquelle ils pouvaient souvent se communiquer pendant le sommeil à l'aide des songes, et, plus rarement, se substituer en prenant *possession* pendant la veille de certains organismes particulièrement affinés, tels que ceux des prophètes, des devins, des pythies et des sybilles.

A l'aurore de toutes les religions, de toutes les civilisations, on voit intervenir les Dieux et les extatiques qui sont leurs interprètes.

C'est à Thot ou Hermès que les Egyptiens doivent leur civilisation. Jehovah lui-même avait dicté ses commandements à Moïse et les prophètes d'Israël entendaient des voix dont ils n'étaient que les échos ; la plupart de leurs écrits commençaient par cette formule : « Ainsi a dit l'Eternel... » Minos, en Crète, passait pour avoir été inspiré par Jupiter ; Lycurgue, à Sparte, par Apollon ; Zoroastre, en Perse, par Aura-Mazda ; Numa Pompilius, à Rome, par la nymphe Egérie. Depuis Mahomet, c'est l'archange Gabriel qui paraît avoir cette spécialité.

Socrate était convaincu qu'il portait en lui-même un Génie dont il écoutait la voix avec déférence et qui lui révélait quelquefois l'avenir ; c'est par lui qu'il connut, plusieurs jours à l'avance, le moment de sa mort.

Platon lui-même, le divin Platon, croyait si fermement aux influences du monde invisible qu'il distingue dans son enseignement, par des noms particuliers, les divers degrés de dégagement de l'âme humaine correspondant à sa pénétration de plus en plus complète par la pensée divine dont elle reçoit ainsi des connaissances tout à fait en dehors de sa portée ordinaire.

Comme contre partie à ces élévations mystiques qui, dans tous les temps et dans tous les pays, ont été le but et la récompense suprême des sages et des saints, l'histoire a toujours montré l'odieuse magie.

La *magie*, c'est l'art de commander aux esprits inférieurs et de s'en servir dans l'intérêt de ses satisfactions matérielles. Très répandue dans les anciens Empires de l'Orient, elle n'eut qu'une importance secondaire dans les civilisations grecque et romaine, bien que les sorcières de Thessalie aient été célèbres.

C'est au Moyen Age qu'elle s'épanouit dans son épouvantable floraison. Pendant des siècles elle résiste à tous les efforts tentés pour la détruire. L'ulcère traité par le feu (avec quelle vigueur) reparaît et repousse toujours un peu plus loin, un peu plus tard. En vain Rémy en Lorraine, Boguet en Bourgogne. Pierre de L'Ancre et

d'Espagnet dans le Labour, ont-ils cru noyer l'épidémie dans le sang ; traquée dans les campagnes, elle se réfugie dans les villes, à la cour même du grand Roi. L'interrogatoire des complices de la Voisin révèle des abominations dans le culte satanique telles que le sabbat campagnard n'en avait jamais inventées ; les messes noires dites sur le ventre de la Montespan pour envoûter d'amour un souverain volage dépassent en horreur sacrilège tout ce qu'on avait vu jusque-là.

La mystique et la magie ne sont donc pas des manifestations passagères produites au cours de l'évolution de l'Humanité ; elles font partie de sa constitution même Puisqu'on les y retrouve constamment, en proportions variables il est vrai, mais sous des formes peu différentes. Si la magie semble aujourd'hui avoir disparu presque complètement dans les nations civilisées, n'y voit-on pas des millions d'hommes communiquant journellement avec des intelligences invisibles auxquelles ils demandent des conseils, non seulement pour leur avancement moral, mais encore pour leurs intérêts temporels ?

Quelles que soient les exagérations dues à l'imagination des masses, il ne saurait y avoir des croyances aussi persistantes, si ces croyances n'étaient pas basées sur des faits réels, aussi imprécis qu'on le voudra, mais se reproduisant constamment.

Voyez dans les procès de sorcellerie la concordance étrange des sorcières poursuivies. Et non pas seulement la concordance telle qu'elle résulte des grands traités de démonologues célèbres, comme Del Rio, Bodin, Boguet, De l'Ancre — qui se sont tous plus ou moins copiés et « démarqués » l'un l'autre, — mais surtout celle qui se dégage des petits procès de village, exhumés par nos patients archivistes modernes et relatés dans la présente Bibliographie.

Qu'elle soit du nord ou du midi, de Picardie ou de Guyenne, la sorcière avoue des méfaits semblables, s'accuse — même en dehors de la torture — des mêmes crimes étranges ; le sabbat tel qu'elle le décrit est partout identique, à quelques détails insignifiants près. On peut admettre que, bien souvent, la manière dont les juges posaient les questions dans les interrogatoires, dictait certaines réponses de l'accusée ; mais cela ne suffit pas pour expliquer tout les faits. Du reste, quelle que soit la puissance très réelle de la suggestion, même à l'état de veille, chez les sensitifs. Ceux-ci ne devaient point être si dociles quand ils voyaient le bûcher au bout de leurs réponses.

On peut croire aussi, avec Michelet, que certains sabbats, assemblées nocturnes de vilains en révolte contre un ordre social terriblement dur à la plèbe, furent des assemblées réelles, des « orgies de revanche » renouvelées des antiques saturnales... Mais le culte abject rendu à Léonard ? Mais les souffrances de l'incubat subi ? Mais les repas de viandes creuses ? Mais les enfants préposés à la garde des crapauds ? Mais cent autres péripéties de la fête immonde ? Quoi de moins réel que ces cauchemars ?

Les vieilles théories orientales, que tendent à confirmer des expériences précises faites depuis quelques années en Occident, admettent, dans l'homme, l'existence d'un corps fluidique, d'un fantôme, d'une image (Εἴδωλον, comme l'appelaient les Grecs) qui peut abandonner momentanément le corps charnel, se transporter à distance avec l'esprit dont il est l'enveloppe et se trouver alors, dans certaines circonstances, en communications avec les corps fluidiques analogues dont sont doués les démons. C'est là que se trouve l'explication la plus probable des sabbats.

Dans les phénomènes de la lycanthropie, il faut faire intervenir en outre deux autres sortes de phénomènes également reconnus dans l'antiquité et expérimentés de

nos jours : la propriété qu'ont ces corps fluidiques de se modeler sous l'action d'une forte volonté, comme la glaise sous la main du statuaire; et celle de transmettre par répercussion au corps charnel les blessures qu'ils peuvent recevoir. Telle serait l'origine de ces histoires où sorciers et sorcières, transformés en loups, couraient les champs et les bois et se réveillaient parfois meurtris des accidents arrivés à leur double ; tout comme certains saints dont les hagiographes rapportent les *bilocations*.

De telles conceptions auraient paru absurdes il n'y a pas bien longtemps; mais, aujourd'hui la science positive admet que tous les corps ne sont composés que d'atomes d'une même substance infiniment ténue dont les vibrations différentes constituent les aspects différents de la matière; on ne doit donc pas plus s'étonner de voir la matière, à l'état dit astral, se grouper tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, sous l'influence des vibrations cérébrales constituant au moins une des phases de l'*acte-pensée*, que nous ne nous étonnons de voir des poussières ténues ou des flammes prendre les formes les plus diverses sous l'action des vibrations musicales.

Du reste, à combien de choses réputées impossibles par nos pères ne sommes-nous pas obligés de croire maintenant ?

Nous avons constaté d'une façon indéniable que, sous l'influence de forces encore mal définies mais vraisemblablement organiques, certaines personnes pouvaient, par exemple, modifier le poids de leur propre corps et même s'élever en l'air (toujours comme les sorciers et les saints), mouvoir à distance les objets matériels, ressentir aussi à distance les actions mécaniques, voir à travers les substances opaques comme si leurs yeux avaient le don d'être sensibles aux rayons X. La transmission de la pensée, la télépathie, le phénomène fondamental de l'envoûtement par l'extériorisation et l'emmagasinement de la sensibilité, ne sont plus révoqués en doute par aucun de ceux qui se sont donnés la peine d'étudier ces questions.

Aussi trouve-t-on dans le programme soumis à l'étude par le Comité du *Congrès de l'Histoire des Sciences* qui se tiendra à Paris en 1900 sous la présidence de M. Berthelot, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, cette question qui eût fait hausser les épaules à la plupart de nos académiciens il y a vingt ans :

« QUELLES SONT, PARMI LES DÉCOUVERTES MODERNES, CELLES QUI PEUVENT EXPLIQUER CERTAINS FAITS CONSIDÉRÉS COMME PRODIGES DANS L'ANTIQUITÉ ? »

Votre livre, Monsieur, semble avoir été composé exprès pour ceux qui, voulant répondre à l'appel du Comité, ont besoin de savoir où se trouvent relatés ces prodiges.

Il n'existait en effet avant vous sur la Sorcellerie et la Possession démoniaque que des bibliographies extrêmement incomplètes. Non seulement vous avez précisé leurs indications, mais surtout vous avez fait connaître, en les classant à leur place, de nombreux ouvrages dont l'étiquette seule ne suffit pas à décrire le contenu.

Vos cinq cents exemplaires, tirés avec le soin auquel on reconnaît un auteur bibliophile, ont donc leur place marquée chez tous les esprits curieux que ne laissent point indifférents des problèmes d'où dépendent à la fois une plus juste appréciation du passé et des indications d'un puissant intérêt sur le monde invisible qui nous entoure.

ALBERT DE ROCHAS.

Nous lisons dans l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux* : *Mains frappantes. — Expériences de suggestion* (XLI, 625). — Les formations de mains, qu'on peut non seulement voir, mais encore toucher, sont un des phénomènes les plus fréquents qui se produisent avec certains médiums dits *à matérialisation*

On en trouvera de nombreux exemples dans le *Rapport sur le spiritualisme*, rédigé, en 1869, par le Comité de la Société dialectique de Londres, et récemment traduit en français par le Dr Dusart (Paris, Leymarie, 42, rue Saint-Jacques, 1900). La table analytique des matières indique, au mot Mains d'esprits, les douze passages où il en est question.

Voir encore : *Recherches sur le spiritualisme*, par William Crookes (même librairie), p. 161-163.

Dans presque toutes les séances avec Eusapia Paladino, il y a production de mains. On peut en lire les comptes rendus dans les ouvrages suivants :

Extériosation de la motricité; par A. de Rochas, Paris, Chamuel, 5, rue de Savoie, 1896.

A propos d'Eusapia Paladino, par G. de Fontenay. — Paris, Société d'éditions scientifiques, 4, rue Antoine Dubois, 1898.

Annales des sciences psychiques, publiées sous la direction du Dr Dariex (Paris, Alcan). Années 1896 et 1897.

Aksakof, dans son beau livre intitulé *Animisme et Spiritisme*, dont une traduction française a paru, en 1895, chez Leymarie, a consacré le 2e chapitre (220 pages) au phénomène de la matérialisation et a donné des photographies de moulages de mains matérialisées.

Tous ces phénomènes sont attribués au corps fluidique du médium, que celui-ci extériorise et renforce avec des emprunts faits aux corps fluidiques des assistants, en condensant la matière sur telle ou telle partie, pour la rendre plus sensible à nos sens.

Si l'on désire connaître les dernières théories adoptées sur ce sujet, il faut lire :

Un cas de dématérialisation partielle, par A. Aksakof. — Paris, 1896, Leymarie.

Au pays de l'ombre, par E. d'Espérance. — Paris, 1899, Leymarie.

Albert de Rochas

NÉCROLOGIE

La femme de notre dévoué frère P. Puvis s'est désincarnée le 13 mai dernier après une longue et cruelle maladie. M. P.-G. Leymarie, vieil ami de la famille, avait préparé quelques paroles émues qu'il se proposait de prononcer sur la tombe. La maladie ne lui a pas permis de remplir cette tâche consolante.

Nous reproduisons ici ces paroles dont le texte a,néanmoins, pu être communiqué à temps à notre ami ainsi qu'à sa famille.

« Cher esprit d'Anne Adèle Fourment,

Mme Paul Puvis.

A l'âge de 44 ans, lorsque Paul votre mari, vos enfants André, Pierre et

Jacques avaient encore tant besoin de votre présence, de vos salutaires conseils, de votre amour, vous partez pour le grand voyage dans l'au-delà ! Et votre mère et vos frères, votre sœur, vos nièces et vos nombreux amis vous pleurent, parce que vous étiez bonne, intelligente, très sympathique ; que chacun d'eux, à son point de vue se demande : Où se trouve maintenant cette belle âme ? qu'est devenu cet esprit qui visait les choses supérieures, qui allait vers le beau, vers toute généreuse pensée, qui ne vibrait réellement que devant l'expression de sentiments généreux ?

Notre sœur Adèle Puvis, martyre pendant seize mois, qui se voyait peu à peu dématérialiser, qui avait conservé dans son pauvre corps amaigri tant d'énergique vouloir, c'est-à-dire une épée bien pure et très flexible dans son fourreau usé, notre sœur a émigré dans la grande patrie, où fatalement nous allons tous, et là, son si digne père, entouré d'autres âmes bienveillantes et chéries, l'a accueillie, sa bien-aimée Adèle, et l'a présentée à la légion des Esprits éprouvés par les affres de l'existence terrienne, à ceux qui résistèrent avec douceur, mais avec courage, à la douleur et surent consoler et encourager.

En un mot, Adèle Puvis est naturellement dans la société des honnêtes gens, à conscience nette, qui moururent saintement, en sachant pardonner.

Cette immortelle veillera sur vous tous qui l'avez tant appréciée.

Car tout est éternel et conséquemment immortel. Ce corps armé de cinq sens, de quoi est-il formé ? — d'atomes que la science déclare éternels ; à la mort du corps, ces atomes se séparent et chacun d'eux, par affinité, et selon sa nature, se réunit à ses congénères pour former d'autres corps, des arbres, des fleurs, le grain et le fruit. Mais l'âme qui s'est servie d'un corps et des cinq sens dont il est armé, c'est aussi de la matière, car dans l'univers infini infini il n'y a que de la matière à l'infini ; mais cette âme, c'est un autre état de la matière, doué de volonté intelligente, et c'est bien pour cela que Mme Paul Puvis a dominé son corps, s'est toujours servi de lui pour s'exprimer et agir, a prouvé jusqu'à la fin que les défaillances de ce corps ne pouvaient influer sur les déterminations de son âme ; elle savait tout cela, la digne femme et bien d'autres choses encore que la science a consacrées, des vérités qui entreront dans le domaine courant des choses incontestées, qui fortifieront l'homme aux prises avec l'inconnu et lui donneront le véritable amour, soit pour ses semblables, soit pour cette vie tourmentée.

Anne-Adèle, je l'affirme nous voit et nous entend et elle dit :

Mon cher Paul, avec moi veille toujours sur nos enfants André, Pierre et Jacques ; rends les solidaires de leurs actes, non-seulement entre eux mais avec leur père, leur grand'mère qu'ils doivent vénérer et respecter, leurs oncles et leurs tantes et aussi leurs cousines. Que l'union relie tous les

membres de la famille ; que ma mère sur ma tombe se dise que la vie est si courte, qu'aimer et pardonner doit être la loi divine notre règle de tous les instants.

Au revoir, cher Esprit, priez Dieu qu'il inspire vos bien aimés, comme nous le prions de vous donner la paix et la lumière ».

P.-G. LEYMARIE.

M. Isidore Pichery, président d'honneur des Sociétés spiritualistes de Reims est décédé le 15 mai 1900, dans sa 76e année. Nous prions sa veuve d'agréer nos bien sincères compliments de condoléances.

On annonce la mort de M. Amédée Simonin, auteur de plusieurs ouvrages spirites.

THE RELIGION OF SPIRITUALISM.

ITS PHENOMEN AND PHILOSOPHY.

Par SAMUEL WATSON, New-York, 1880.

Voici un ouvrage qui s'adresse au public d'élite qui cherche dans le spiritualisme autre chose que des faits inexplicables d'une physique transcendante, à ceux qui, avec Allan Kardec, ont la conviction que le monde des Esprits ne se révèle pas à nous pour nous donner le spectacle d'amusements frivoles, mais que le but est digne de toute l'attention du penseur, et que les enseignements donnés sont de la plus haute importance pour la direction de notre vie terrestre et la solution des grands problèmes de l'au-delà.

L'auteur, Samuel Watson, a été pendant trente-six ans un des membres les plus éminents de l'église épiscopale méthodiste. Dès le début de son ministère et avant les manifestations de Hydesville, son attention avait été attirée sur ce fait que dans sa famille une vieille cloche tintait d'elle-même peu de temps avant le décès d'un membre de la famille. Le fait bien constaté fut le point de départ d'une polémique avec le Dr Bond, qui traitait ces croyances de superstitions enfantines, dangereuses quand elles proviennent d'un pasteur, et contraires aux intérêts de la religion. Au cours de la discussion les phénomènes publics se multiplièrent, donnant raison au Dr Watson, se produisant d'une façon indiscutable au sein de sa propre famille et détruisant un à un toutes les objections des contradicteurs. C'est alors que le Dr Watson publia « Clack struck one » « two and three » (la cloche sonne une, deux, trois etc.,) indiquant par là que la cloche répondait ainsi victorieusement à chaque fois à ses adversaires.

Ce n'est pas d'ailleurs sans une étude patiente et conduite avec méthode

et intelligence que notre ministre se rendit lui-même à l'évidence de l'intervention des Esprits. Attentif dès 1850,il ne se déclara convaincu qu'en 1857, après les preuves de la plus écrasante évidence obtenues dans sa propre maison. Le cercle d'études spéciales qu'il avait organisé chez lui, dès 1855, se composait de cinq médecins, trois ministres et plusieurs hommes de loi. Le chef de l'école épiscopale de Tennessee dirigeait les travaux. Le médium était une servante de couleur sans aucune instruction, ne sachant ni lire ni écrire, et qui écrivit cependant les communications les plus variées et les plus élevées. Tous les membres du cercle étaient unis dans cette même pensée: la recherche de la vérité au point de vue religieux. Les communications furent toujours parfaites, tant au point de vue de l'élévation des enseignements que de la concordance des vues.

Sa conviction faite, M. Watson n'était pas homme à se confiner dans un rôle hypocrite et à mettre la lumière sous le boisseau. Avec une crânerie peu commune, il monta en chaire et annonça sa croyance à ses auditeurs. Grand scandale dans l'Eglise. Mais il se passa un fait qui serait inouï dans notre pays. Pendant que l'Evêque et les membres de la conférence discutaient le novateur, les relations personnelles ne cessèrent pas. En 1857 il était choisi pour diriger l'organe écclésiastique de Memphis, « l'avocat chrétien. » Le tribunal religieux l'élut bientôt et le maintient à la tête de cet organe jusqu'en 1866. Sous sa direction le journal endetté, se releva, et prospéra. En 1866, il fut nommé président d'honneur de la conférence. En 1868 les Evêques et en 1870 la conférence générale, le mirent à la tête de « l'Index Chrétien », et en 1875 ayant quitté l'église il dirigea « le spiritual Magazine ».

Watson se maria deux fois et perdit douze enfants avec lesquels il resta en relations constantes par la médiumnité des membres de sa famille.

Ce qui donne aux communications qu'il a obtenues ce caractère de calme pieux, cette absence de mystification et d'incohérence qui se fait si souvent jour dans ce genre de production, c'est évidemment l'harmonie qui règna toujours parmi les membres de son cercle, où il n'admit jamais, en dehors des siens, que des membres de l'église, ses amis, partageant ses idées, et la sagesse de ses procédés.

On pensera,en lisant ce bref compte-rendu, que toutes ces soi-disant communications s'expliquent naturellement par la transmission de pensées,dans un cercle si harmoniquement composé,pour agir sur la passivité d'esprit du médium. Watson qui, bien entendu, a étudié cette hypothèse la rejette bien loin, ayant obtenu des preuves indéniables, et dont nous donnerons quelques-unes, de son impossibilité matérielle.

A. SEEKER.

(*A suivre*).

BULLETIN DES SOMMAIRES

Le Messager (Liège). — Une séance de magnétisme chez A. Dumas, un palais hanté, spectres historiques. Les victimes de Henri VIII (*Le soir*, de Bruxelles). — Remarquable apparition chez M. et Mme Laroque, à Paris. — Diversité des phénomènes spirites. — Maisons hantées. — Réincarnations.

La vie d'Outre-tombe (Charleroi). — L'anniversaire de la mort d'Allan Kardec. — L'Inconnu et les sciences psychiques, conférence de Papus. — Situation des esprits ivrognes dans le monde de l'Au-delà et leur action néfaste sur les humains. — Maison hantée à Thann (territoire de Belfort) Journal *Le soir*.

Le Moniteur Spirite et Magnétique (Paris). — Le spiritisme et la science, par B. Martin. — Opinion d'un esprit sur l'avenir de notre globe. — La femme mère éducatrice de l'avenir, par Michelet. — Le médium Sambor, par B. Martin. — Une maison hantée à Bruxelles. — Un artiste prodige à Madrid.

Le phare de Normandie (Rouen). — Solidarité, par Léon Denis. — « Divine tragédie » ; Commentaire sur le chant XII., par A. La Beaucie. — Les Archives du groupe Vauvenargues, par Démophile. — A travers l'histoire, par Delabraye.

Revue scientifique et morale du spiritisme (Paris). — Les recherches de Reichenbach et la science moderne, par G. Delanne. — L'identité des esprits, par Oxon (Stainton Moses). — Le printemps, par P. Bonnardot. — La genèse mosaïque, par Lusscer. — L'Idée nouvelle, comparée à l'Idée ancienne, conférence faite à la Société rançaise d'étude des phénomènes psychiques à Paris, par le général Fix. — Faillite des religions, par P. Grendel.

Annales des sciences psychiques (Paris). — Cas de Fontenay-le-Comte, par F. Bodroux. — Deux cas d'hallucination auditive prémonitoire, par E. Desbeaux. — La suggestibilité au point de vue de la psychologie individuelle, par A. Binet. - De la conscience sublimale, par H. Myers. — Les dompteurs du feu, par Marcel Mangin.

Le Progrès Spirite (Paris). — Les côtés obscurs de la nature ou fantômes et voyants, par Mistress Crowe, compte rendu de cet ouvrage, par A. Laurent de Faget. — Esprits souffrants, Le châtiment, dicté par l'esprit Georges et par l'esprit Novel. — La médiumnité de Mme Piper. — Incidents de l'existence des Quakers, par W. Ilfracombe. — Poésies d'un jeune spirite, Francis Cuiller.

La Lumiere (Paris). — Imitation nerveuse, par le Dr Lux. — Faits biologiques et cliniques par X. — Revue universelle, très intéressante. — Pressentiment, par J. Gratius. — Enseignements du nouveau spiritualisme par les esprits de lumière, par Hab.

Le Spiritualisme moderne (Paris). — Que sera demain ? par Beaudelot. — Les réformes nécessaires, par H. de Latour. — Fleurs des tombeaux poésie de France Tégrad, âgée de 13 ans. — Savoir !... et mourir ! par Philadelphe. — Les préceptes de Franklin (Souhaitons qu'ils soient suivis car ils sont fort beaux). — Le Doute ! Retour sur la terre ; sortie de l'angoisse, communications instructives. — Le salon spiritualiste, par Octave Charpentier.

La Paix universelle (Lyon). — La sagesse et le Congrès de l'humanité par Simplex. — Congrés spirite et spiritualiste international de 1900. — Esprit de servitude, esprit de liberté, par D. Metzger. — Lettre d'un magnétiseur.

La Tribune psychique (Paris). — 31me anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec, par E. Brun. — Chronique psychique, par le Dr Moutin. - L'Absent, poésie de Luigi Spes. — Comment voyons-nous ? par Thécla.

L'Echo de l'Au-delà et d'Ici-bas (Paris). — A propos de finances, Jeanne d'Arc et

les Boers. — Les visions du Royal Néophyte. — Pourquoi est-on médium? Pourquoi ne l'est-on pas, communication signée FONTENELLE. — Le mouvement spiritualiste à Lyon. — Revue de la Presse spiritualiste. — Magnétisme et Magnétiseurs.

Le Lotus bleu, revue Théosophique française. (Paris). — La loi du sacrifice, par A. BESANT. — Nos rapports avec les enfants (suite), par C. W. LEADBEATER. — Sociologie antique ou castes et classes, par Th. PASCAL. — Demandes et réponses, par A. B. — Variétés occultes : Photographie mystérieuse X... — Echos du monde théosophique, par D. A. COURMES. — Bibliographie, par D. A. COURMES, H. COURMES et à J. BLECH. — Doctrine secrète, par H. P. BLAWATSKY.

L'Initiation (Paris). Le médium Sambor de Saint-Pétersbourg, par PAPUS. — Les sciences mystiques chez les Juifs d'Orient, par M. FRANCO. — Au Pays des esprits, par X. — L'Occulte à la Cour de Louis XIV, par E. LEFÉBURE.

L'Echo du Merveilleux (Paris). Observations et hypothèses, par G. MÉRY. — L'avocat des fous et des possédés, par G. MALET. — Méhul fut-il voyant? par LETELLIER. — Ma dernière à l'abbé Gombault, par le Dr F. ROZIER. — Superstitions, par M. DE GRANDFORT. — Petit cours de physiognomonie, l'oreille, par FÉLIX. — La prophétie des Papes et le successeur éventuel de Léon XIII, par LÉO FRANC. — La voyante de Prévorst, compte rendu du volume traduit par le Dr DUSART. — Glossaire de l'occultisme et de la Magie, par JEAN DARLÈS.

Le Journal du Magnétisme (Paris). Les Magnétiseurs célèbres : MOUROUX. — 79e conseil pratique. — Théorie du fluide universel, par le Dr D'AUDOLLENT. — Le procès Mouroux. — Les Théosophes chrétiens et les Voyants au XVIIIe siècle, par ERNY.

Revue du Monde invisible (Paris). La Confession d'un spirite, par Mgr ELIE MÉRIC. — Un nouveau moyen de provoquer l'anesthésie, par le Dr ETCHEVERRY. — L'Astrologie et la morale. — Maisons hantées, par Mme CROWE. (Les côtés obscurs de la nature). — L'intersigne, par LE NORMANT DES VARANNES. — Quelques procès de sorcellerie, par J. DU DOT.

Reçu le 1er numéro d'une nouvelle revue spirite : LUZ Y UNION, organe officiel de l'Union spirite Kardecienne de Cataluna, directeur D. J. ESTEVA MARATA, administrateur D. SANTIAGO DURAN. Adresse : Ferlandina, 20, 1° à Barcelone (Espagne).

Il vessillo spiritista (Vercelli). Schiarimenti e dichiarazioni del prof. E. MORSELLI, con nota di E. VOLPI. — Una buona prova d'identità spiritica, V. CAVALLI. — Come divenni spiritista, I. BOTTI. — Andrée. — BIBLIOGRAFIA. Rapport sur le Spiritualisme. Les Côtés obscurs de la Nature, ou fantômes et Voyants. L'Ami des Bêtes. Leyes y Applicaciones de la Electro-Anestesia. La Médiumnité guérissante. — NOTIZIA. Il Congresso Spiritista e Spiritualista del 1900.

Revue de l'Hypnotisme (Paris). Psychologie. — Pédagogie. — Médecine légale. — Maladies mentales et nerveuses. — Rédacteur en chef, Dr EDGAR BÉRILLON.

La Plume libre (Paris). Qu'est-ce qu'un prolétaire, par RENÉ LIENS. — Poésies, par RENÉ SON. — Anniversaire d'ALLAN KARDEC. — La critique de l'Infini, par G. DEVELAY. — L'Alphabet du spiritisme, par B. COURANÇON. — La ville des fous, par R. SON.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.